Rubrique Des Spectateurs

Saison 2014-2015

Maison de la Culture du Havre

Sommaire

Edito / p.3

Avignon 2014 / p.4

Une saison au Volcan / p.16

Musique / p.27

Opéra /p.33

Ailleurs… /p.36

Expositions /p.42

Performances et nudité /p.45

Place du théâtre forme de la ville, nouveaux horizons urbains, nouvelles pratiques théâtrales /p.50

La rubrique des spectateurs réunit des adhérents de l'association et permet, autour d'un café ou d'un verre dans un café ou bar havrais, d'échanger et de partager sur les évènements culturels que nous avons fréquentés.
Cela donne lieu à des discussions passionnées et certains adhérents mettent sur papier leur avis et ressenti !

Edito

Qu'y a-t-il de commun entre un bourgeois du 17ème siècle mis en scène par Denis Podalydès, un performeur en robe de mariée, Jérôme Le Goff, et un clown du Cirque Plume, le couple Ceaucescu selon Anne-Laure Liégeois ou un homme dansant de Christian Rizzo ? C'est tout d'abord le regard aigu d'un créateur, la singularité d'un artiste, c'est l'invention d'un espace, l'intelligence du temps, c'est l'âme d'un texte. Et c'est le cœur du spectateur.
Cette saison encore, nous avons fait un beau voyage, de spectacles en concerts, en lectures, en conférences, en expositions, en films…Autant que nous avons pu, nous sommes allés voir du côté des arts.
Explorer notre possibilité d'imaginer et d'entrer dans des mondes différents, c'est notre modeste objectif de spectateurs. Nous interroger sur nous et sur le monde, peut-être vivre autrement. Accepter parfois d'être bousculés.

Partager, lors des rencontres de notre Rubrique des spectateurs, les plaisirs et les émotions que nous avons ressentis dans les salles obscures, nous a permis de les augmenter : confronter nos expériences particulières a favorisé la construction de notre regard et de notre énergie critique, grâce à la multiplicité de nos points de vue. Nous nous sommes donné du temps. Parfois, mais pas toujours, nous avons rédigé des textes nés de ces échanges. Les voici !

Isabelle Royer, présidente

Les artistes qui déploient pour nous les forces de la création sont pour nous si nécessaires que nous avons vécu l'attentat contre les dessinateurs de Charlie Hebdo comme une menace personnelle.
Car vivre au milieu des arts, jouer avec les représentations en mots et en images, voir le monde et se voir soi-même réfléchis sur la scène ou sur l'écran, nous grandit et nous émancipe. Comme Stendhal, le créateur promène un miroir le long du chemin, il refuse les consensus lénifiants, les oppositions binaires : quel bien il nous fait !
« L'art comme l'air qu'on respire » : le slogan de notre association de spectateurs attentifs et passionnés n'est pas une formule.

Remi De Vos dans sa pièce *Occident* vue à Avignon ne barguigne pas : *« L'Occident s'emmerde alors il boit. Il aime regarder les morts à la télé. »* De cette pièce coup de poing, drôle et crue, nous sommes sortis étrangement joyeux, comme si nous avions trouvé notre place dans une époque brutale. Spectateurs existant dans le regard d'un auteur affuté, dérangés peut-être mais debout, nous n'étions plus englués dans le désarroi et l'accablement dits généralisés. Le politique retrouvait sa place, celle de la force de la parole, de la circulation des opinions et des jugements, celle de la possibilité de transformation : c'est le pouvoir de l'art qui donne sa chance au politique.

AVIGNON 2014

***Retour d'Avignon* !**

Soleil de plomb, ombre douce des ruelles, cigales folles, platanes et murs enrubannés de guirlandes d'affiches multicolores. Pas de doute, c'est l'été. C'est Avignon et sa grande fête du théâtre ! Fête assombrie cette année par les problèmes et la mobilisation des intermittents, mais fête du théâtre, des spectacles et du public malgré tout. Marathon du spectacle aussi ! Difficile de décrocher une entrée dans le « IN » sur place et pas simple non plus de choisir dans les centaines de spectacles offerts dans l'énorme catalogue du « OFF ».

Mais le plaisir d'Avignon, c'est d'arriver avec un billet du « IN » en poche et de chercher sur place, au gré du vent et des envies, un spectacle, une table ronde, une lecture, une rencontre. Etre attablé rue des Teinturiers ou sur une placette ombragée, sans cesse accosté par de joyeux drilles costumés qui tractent à grand renfort de « flyers » colorés, vantant à qui mieux-mieux les plaisirs cachés de leur spectacle, Avignon, c'est déjà ça. Des comédiens vous abordent dans la rue, vous bousculent joyeusement, improvisent… On se laisse parfois convaincre, on glane les avis des amis des amis, on s'embarque sur un nom, un lieu. La belle aventure au gué !

Cette année, on avait choisi Robin RENUCCI pour son rôle principal dans « Mai, juin, juillet » et une rencontre à la Maison Jean Vilar pour préparer les 4 heures du spectacle programmé le soir même à 22h.

Le 18 juillet à 11h du matin, le soleil cogne déjà un max sous les voiles tendues au-dessus de la cour pavée. « *S'élever d'urgence* ! ». Le beau titre de cette table ronde sur la mutation des usages culturels reprend celui de l'ouvrage consacré par Eric Fourreau au directeur des Tréteaux de France et à Bernard Stiegler. Pendant une heure, Robin Renucci va défendre avec fougue sa conception d'un théâtre qui élève le spectateur, ce qu'il applique avec conviction dans son école en Corse et dans sa compagnie, « Les Tréteaux de France ».

Comment «élever le spectateur » ? En lui montrant simplement des signes qu'il agencera pour construire lui-même le sens qui n'est pas exposé sur scène mais présent symboliquement. Pas question pour Renucci d'envoyer brutalement des injonctions violentes qui entraîneraient une réaction immédiate et non réfléchie ne nécessitant aucune création de la part du spectateur. Puisque la grandeur de l'homme c'est de pouvoir différer ses pulsions, de ne pas y succomber, il faut s'écarter de toute tentation de n'envoyer que des messages qui provoquent une paralysie immédiate souvent proche de la sidération si familière aux médias accrocheurs dont c'est le fonds de commerce.

Le théâtre doit nous aider à construire du sens car la passivité ne nous élève pas. Seul le spectateur-acteur, débarrassé des images choc qui le pétrifient, peut avancer. Au diable alors les spectacles, expositions, écrans qui ne cherchent qu'à épater facilement le spectateur à grand renfort d'effets plus trash les uns que les autres et dont certains abusent sans retenue, flattant ainsi les pulsions les plus barbares. De telles images circulent régulièrement sur Internet. Tout a été osé hélas : du sang, de l'urine, du sperme. Mais l'obscène écrase et tétanise.

Seule la symbolique permet de construire.

Il n'est pas question pour autant de rejeter les formes nouvelles de la technologie. Pas de « c'était mieux avant » mais un usage raisonné des outils nouveaux. Comme le feu qui était pour Prométhée à la fois le poison et le remède, ces outils, s'ils modifient les rapports humains et détruisent les liens traditionnels permettent aussi aux « assis » de se remettre en action et de se relever. « S'élever d'urgence » donc, dans une action collective. A condition de donner les clés des outils plutôt que de remplir les têtes comme des vases trop vides.

Car, conclut Robin Renucci, nous tous, membres de la Compagnie, nous sommes des rémouleurs et nous transportons sur les chemins notre « forge ambulante » qui affûte les outils du public. Pour notre plus grand bonheur !

Alors le soir même, impatients et curieux, nous sommes allés « affûter nos outils » à l'Opéra Grand Avignon pour la représentation de « Mai, juin, juillet »… (à suivre).

La table ronde du matin, « S'élever d'urgence », animée par Robin Renucci, nous avait mis l'eau à la bouche ! Nous voulions nous aussi « affûter nos outils » à l'évocation des journées palpitantes de l'été 68 que nous avions tous encore à l'esprit.

22h. Place de l'Horloge. Il fait très chaud. Trop chaud même. La troupe aurait-t-elle déjà allumé la « forge » dans l'Opéra-Grand Avignon ? Le théâtre est plein à craquer. Beaucoup de jeunes gens qui s'interpellent joyeusement et qui peinent à caser leurs grandes jambes dans les petites places trop étroites des galeries les plus élevées. Quel plaisir de sentir tous ces jeunes spectateurs vibrer quand la lumière s'éteint. Nous voilà bien en 68 !

Et c'est parti pour 4 heures de spectacle ! La troupe va faire revivre avec brio, autour de Robin Renucci et Marcel Bozonnet (émouvants Jean Vilar et Jean-Louis Barrault), les grands moments de ces trois mois inoubliables : mai, juin et juillet 68. De l'Odéon occupé au Festival d'Avignon contesté en passant par les débats fondateurs des directeurs des Théâtres et Maisons de la Culture réunis à Villeurbanne, le texte de Denis Guénoun restitue l' « esprit bouillonnant de mai, l'exaltation studieuse de juin et l'excitation frondeuse de juillet ».

Sous la direction magistrale de Christian Schiaretti, directeur du TNP de Villeurbanne, et sa mise en scène inventive et énergique, les 50 jeunes comédiens bondissent sur le plateau (50 ! quelle énergie sur scène !…) et rejouent devant nous les grands heures de l'Odéon, ravivant nos souvenirs. Ils occupent l'espace brillamment, font éclater leur colère, leur fougue, leurs désirs, leurs déchirements. L'élégant velours cramoisi des loges et des fauteuils tremble face à cette effervescence contestataire. Et nous avec ! De plaisir… Le spectateur palpite devant cette fresque originale qui sort enfin « Mai 68 » des sentiers éculés colportés à l'envi par de prétendus témoins. On oublie les « critiques » incultes qui ont si souvent réduit cette belle aventure intellectuelle aux mœurs dissolus d'enfants gâtés irresponsables se plaignant la bouche pleine. Et on revient enfin aux questions généreuses qui ont agité tous ceux qui, jeunes ou vieux, voulaient inventer une autre approche de la Culture durant ce printemps plein de fièvre. Car ces questions n'ont rien perdu de leur modernité : démocratiser l'accès à la culture et la transmettre aux plus jeunes, célébrer la merveilleuse alchimie qui unissait (qui unit encore) les jeunes et les moins jeunes. Dans le respect des jeunes bien sûr, mais dans le respect de l'âge aussi, car les plus anciens ne vieillissent pas, ils mûrissent.

Impossible d'évoquer tous les beaux moments de ce spectacle étonnant. Comme ces scènes intimistes où Jean-Louis Barrault assiste impuissant et incompris, aux dégradations de son théâtre occupé, l'Odéon. Ou quand Jean Vilar, blessé par le rejet des jeunes révoltés, souffre devant son Festival d'Avignon menacé, l'œuvre de sa vie contestée, au nom de la modernité du Living Theatre. On sent, émus, que les jours de Vilar seront comptés désormais.

Evidemment, après 4 heures de spectacle dense et très chargé parfois en discours ardus, inutilement illustré d'allégories bavardes, on sort de là épuisés. A-t-on affûté nos outils ? S'est-on élevé ? En descendant de nos places haut perchées dans notre « poulailler » on est incapable de trouver une réponse. Il est 2 heures du matin. On verra ça demain…

Les rues sont vides à part quelques joyeux drilles attablés sous les étoiles en train de refaire le monde. Avignon s'endort. On rentre fourbus mais heureux d'avoir assisté à un spectacle ambitieux où la « cohérence l'a emporté sur l'exactitude » pour notre plus grand plaisir. Heureux enfin de constater que nos interrogations de 68 nous portent encore aujourd'hui… !

Christine Baron-Desjours

Le Manuscrit de Rembrandt
Mis en scène par Patrick Courtois

Fallait-il confier le rôle du peintre Rembrandt à un comédien lui ressemblant, Patrick Floersheim ? Fallait-il disposer sur la scène quelques objets allusifs, dont une chaise percée, doter les vêtements des comédiens de références au 17ème siècle hollandais ? Dès le commencement du Manuscrit de Rembrandt mis en scène par Patrick Courtois, on se met à craindre le parti-pris du « figuratif ». Car dater le propos peut le réduire.

En effet le texte de Céline Duhamel inspiré du livre de Raoul Mourgues (1948), donne la parole au peintre dans une sorte de testament spirituel sur la création, la place de l'artiste dans la société, la religion, la vie, la mort. Toutes questions qui sont cruciales.

Vieux, amer et effrayé, Rembrandt fait un bilan de sa vie, et de son oeuvre. Il dialogue avec une femme à la présence lumineuse : sa chevelure blonde, sa robe de velours vert, son sourire paisible, renvoient sans doute à toutes les femmes aimées par le peintre, mais aussi à la lumière (« Stella »), à la création elle-même, à la vie peut-être, à la mort.

Que nous dit la pièce du peintre aux multiples autoportraits ? La mise en scène joue sur des allées et venues, des gestes d'un peintre saisi dans l'intimité de sa vie domestique, très humain, quelques détails biographiques : ses amours intenses et charnels, la mort de ses proches, la terrible censure des mécènes et acheteurs, bourgeois ou religieux hollandais à qui il a paru « amoral » et la pauvreté.
Difficile d'être novateur dans un environnement marchand. C'est la réflexion sur son travail permanent et obstiné de créateur qui permet de relire son œuvre en opposition à la tradition : le choix personnel de personnages humbles ou issus de la vie quotidienne, le souci de rendre grâce à la sensualité des femmes, la transcription du mouvement grâce aux lignes et à la composition, et surtout les recherches sur l'ombre et la lumière. La volonté de peindre « l'âme ».
On retient les références aux apports singuliers du peintre et à ses tableaux significatifs (Le bœuf écorché, La leçon d'anatomie …), le vert du velours de la robe de Stella, le blanc dévoilé de sa tunique
Isabelle Royer

dans le clair-obscur de la dernière scène, l'autoportrait inachevé, enfin signé…

Je me souviens du film Passion de Godard, créateur qui parle lui aussi de création : dans une des scènes, il reconstitue la Ronde de nuit, peint en 1642. D'où vient la lumière qui illumine les deux officiers et, plus surprenant, la petite fille en robe jaune au milieu des soldats ? Le metteur en scène dispose les personnages, les immobilise, il tâtonne, la place de la source lumineuse est mystérieuse. Après une reconstruction soigneuse de la Ronde de nuit, soudain les acteurs bougent, le tableau prend vie, littéralement, et alors le spectateur ému a l'intuition de ce qu'est l'art, celui de la peinture, celui du cinéma : un frissonnement entre la mort et la vie.
Que gardons-nous au sortir du théâtre ?
« Je vais descendre dans l'ombre », dit Rembrandt. « Non, tu vas monter dans la lumière », lui répond-elle avec son beau sourire. Et cette dernière phrase, presque joyeuse, adoucit la mort tout en signant l'oeuvre de l'artiste.

Occident **De Remi de Vos**
Cie In Situ

J'avais aimé Débrayages de Remi de Vos, mis en scène par Anne-Laure Liégeois, au Volcan, Occident écrit en 2005 est stupéfiant et jubilatoire.
« Putain/ Tu m'as fait peur. Où t'étais ?/ Espèce de pute. / Où t'étais ?/ Sale putain. / C'est tout ?/ Pute de merde./ C'est quoi ton problème ?/ Salope./ Oh tu me parles autrement ! Qu'est-ce que t'as ? T'es maboul ?/ Je vais te tuer. / Encore ! Qu'est-ce que je t'ai fait ? »

Le ton est donné ! Sur scène, un simple rideau de douche tendu. Une femme assise sur une chaise de cuisine. Entre un homme (Philippe Jeusette), apparemment ivre après une virée dont on comprend vite qu'elle est journalière. « Y a rien de plus emmerdant que de discuter avec un mec bourré ». Une suite précipitée de répliques et d'insultes fulgurantes qui semblent récurrentes.
Elle (Valérie Bauchau), ne se laisse pas faire : « Et moi je te balance un truc en travers de la gueule ! » Lui est un « sale facho alcoolique et impuissant », elle, ne cède jamais, répétant à toutes les injures racistes contre les Arabes, les Yougoslaves, les Noirs etc… « C'est des gens comme les autres ».
Un vocabulaire cru, des opinions extrémistes. « Et qu'est-ce que tu as fait toi pendant qu'un Yougoslave cassait la gueule à Mohamed ?/ Je regardais les autres. / T'as rien dit du tout. / Je parle pas yougoslave. / »
Passée la stupéfaction, cet échange mené tambour battant comme une mécanique suscite nos rires grâce aux qualités de l'auteur Remi de Vos et au ton imperturbable des comédiens mis en scène par Frédéric Dussenne. « Parce que j'écris plus, je bande plus de la tête ?/ Bravo / T'emploies des métaphores. / Si tu le dis. / T'es une intellectuelle… » (!!). C'est le rythme, le laconisme, la répétition, mais aussi l'implicite, les jeux de mots, les hyperboles, toutes les ressources de la langue.
Indigence sociale, affective, conjugale, intellectuelle, on est effaré, avec ce soupçon que rien n'est vraiment inventé…Mais c'est la misère de « l'homme occidental » qui est pointée ici : « Mohamed a arrêté de boire. / Contente de l'apprendre. Tu peux pas faire comme lui ? / Tu comprends pas ce que ça veut dire ?/ Parce que ça veut dire quelque chose ?/ Oui ça veut dire qu'il veut ma mort. »
Apparaît en infra-texte une analyse politique sans concession de ses préjugés, sa bonne conscience, son machisme, ses peurs, sa solitude, son goût de la mort.
Pourtant sous ce dialogue expéditif, perce parfois quelque tendresse comme au dénouement : « C'est

beau la mer / Tu m'emmènerais au bord de la mer/ Pourquoi pas ».

On en sort abasourdis, bizarrement joyeux, éclairés par le va et vient entre la crudité des propos et la comédie, les dessous de la vie conjugale, le sordide des opinions et l'Histoire et la politique. Nous sommes partagés entre l'horreur et le rire. Exercice de style efficace, condensé de pensée ingénieux, belle leçon que cette pièce, comme un discours de « vérité » !

Isabelle Royer

***Molly* De Joyce**
Par la Cie Proteiformes

Finalement pourquoi vais-je au théâtre ? Parfois c'est pour écouter un texte.

La pièce présentée par Chloé Chevalier à partir du dernier chapitre d'Ulysse (1914-1921) de James Joyce (1882-1941) en fait partie. Le monologue de Molly, assez souvent interprété, fait écho à un moment de ma jeunesse et de mes études. Ce texte libre sur sa vie, son couple, les relations homme-femme, l'argent, le sexe, la solitude, m'avait à l'époque – plus puritaine et plus misogyne qu'aujourd'hui - soufflé un vent frais en pleine figure. Osées ces confidences, obscènes pour certains !

« oui il y a 16 ans de ça mon Dieu après ce long baiser j'en avais presque perdu le souffle oui il a dit que j'étais une fleur de la montagne oui c'est bien ça que nous sommes des fleurs tout le corps d'une femme oui pour une seule fois il a dit quelque chose de vrai et c'est pour vous que le soleil brille aujourd'hui oui c'est pour ça qu'il m'a plu parce que je voyais qu'il comprenait ou qu'il sentait ce que c'est qu'une femme et je savais que je pourrais toujours en faire ce que je voudrais et je lui ai donné tout le plaisir que j'ai pour l'amener à me demander de dire oui… »

Que d'audace dans le style, lié à l'écriture automatique, et que d'étonnement sur le fond ! Des désirs de femme, des fantasmes, des colères, des regrets, sans masque et sans tabous…« Joyce connaît l'âme féminine comme s'il était la grand-mère du diable. » a dit Jung.

Le décor est juste minimaliste, une chambre, un grand lit, un miroir, Chloé Chevalier adopte les mots de Molly avec une fluidité et une rapidité d'expression qui surprend mais témoigne de son talent : elle s'est lancé un « défi personnel d'actrice. La volonté n'étant pas d'incarner Molly Bloom mais de tenter l'exercice complexe d'errance de la pensée ». Rapidité qui renvoie au dessein de Joyce : rendre compte d'un flot de pensées, de l'intériorité d'une conscience.

Aujourd'hui, ce personnage de femme me frappe surtout par son historicité : la plupart des femmes dans nos sociétés font des études, travaillent, sont indépendantes et légitimées dans leurs désirs et leur sensualité. Ce qui advient ici, c'est, plus que jamais, la figure de Pénélope.

Isabelle Royer

Yoland Simon, écrivain, et Yvette, adhérents à notre association, ont vu pour nous les spectacles suivants à Avignon. Voici leurs articles.

***La Leçon* d'Eugène Ionesco.**
Par la Compagnie des Perspectives

La Leçon est peut-être l'œuvre la plus caractéristique de ce théâtre de l'absurde qui fleurit dans les années cinquante avec Adamov, Beckett, Pinget et, bien sûr, Ionesco. Ici, en effet, c'est tout le savoir humain, comme les maîtres les plus éminents sont chargés de nous le transmettre, qui perd toute signification. Les chiffres, eux-mêmes, qui paraissent d'une si implacable logique, ne savent plus à quel signe se vouer, entre l'addition et la soustraction, le plus et le moins. Et rien ne semble pénétrer la cervelle obtuse d'un élève impitoyablement sommé de répondre par un professeur aux méthodes également impitoyables. Quant au langage, malgré de savantes considérations linguistiques et philologiques du professeur en question, il demeure une énigme absolue, « un aboli bibelot d'inanité sonore », pour paraphraser Mallarmé. On retrouve là une des obsessions d'Ionesco, telle qu'elle s'exprime, ou plutôt ne parvient pas à s'exprimer : celle de l'étrangeté des vocables que nous utilisons et que l'on découvre, notamment, lors de l'étude d'une langue étrangère. Et justement Ionesco, ce Roumain, écrit dans une langue apprise, la nôtre.

Mais on retrouve encore dans *La Leçon* une autre thématique récurrente dans l'œuvre de l'auteur : la critique du totalitarisme, de cette « volonté de possession » dont parle Bruno Dairou, le metteur en scène de la pièce. Celle-ci s'exaspère dans un couple dominant/dominé, avatar de la relation maître/esclave, reprise dans la relation entre le maître et l'élève. Et Ionesco, comme Bruno Dairou, n'ignore rien de cette fonction agonistique du théâtre ou les conflits sont portés à leur plus haute intensité. Le spectacle met ainsi en œuvre une inexorable confrontation entre le Maître, incarné par Arthur Schmidt-Guezennec, avec une violence soutenue et qui monte dans un insoutenable crescendo, et l'élève, Antoine Robinet, parangon de soumission qui joue, dans un registre pathétiquement pitoyable, le souffre-douleur de ce pédagogue tortionnaire. Une tension qui serait vite insoutenable si Ionesco n'avait pas épicé les cours de langues appliquées de cet étrange enseignant d'exemples plutôt cocasses comme « Les roses de ma grand-mère sont aussi jaunes que mon grand-père qui est asiatique. » Et il n'est pas en reste dans les sciences exactes où il invente le plaisant pléonasme de « ressemblances identiques ». Cependant, il arrive un moment où les mots sont aussi les choses qu'ils désignent, où le couteau n'est plus seulement un terme aux sonorités arbitraires mais l'instrument redoutable d'un dénouement, absurde évidemment, tragique, seulement si l'on a oublié, comme nous y invite l'auteur, de prendre les choses graves à la légère. Et c'est bien ainsi que Bruno Dairou (alias Philippe Seger) a choisi de monter la pièce. Avec une alternance parfaitement maîtrisée entre les moments les plus dramatiques et ceux où les propos oiseux, les incohérences verbales nous font pénétrer dans un univers insensé, au sens premier du terme, et dans une absolue déréliction du langage qui entraîne les personnages dans une folle dérive.

Yoland Simon

***Je n'avais jamais vu la mer* de Pierre-Philippe Devaux**
Par la Compagnie Coup de Chapeau

Tout commence par une sorte de devoir de mémoire. Mais on ne le saura qu'à la fin du spectacle. L'écrivain acteur nous présentera alors son père. Car Pierre-Philippe Devaux a eu l'idée d'écrire ce Je n'avais jamais vu la mer à partir des souvenirs de ce père qui s'est, comme tant de jeunes de sa génération, farci vingt-sept mois d'Algérie. Plus de deux années d'une belle jeunesse à faire cette guerre qui n'osait dire son nom, s'affublait de l'hypocrite appellation de « Pacification ». D'abord ce n'est pas si terrible. Se déroule plutôt dans une ambiance pagnolesque avec la découverte de la Méditerranée que ce jeune Lyonnais n'avait jamais vue. C'est toujours beau la mer quand on ne la connaît pas. Même quand on la traverse pour participer sur l'autre rive aux fameux « événements », comme on disait pudiquement. Et puis le jeune homme a l'insouciance de son âge : « Je partais pour l'aventure, je n'avais pas peur, j'avais vingt ans. » Belles illusions. Loin de découvertes aux charmes exotiques et vaguement orientaux, notre héros malgré lui va connaître les joies de la formation militaire. Pierre-Philippe Devaux nous les conte, les joue plutôt, avec une verve, parfois truculente. On y découvre le beau langage des gradés chargés d'initier cette saloperie de bleusaille de merde au respect de la discipline, à la marche au pas et au lancer de grenades, entre autres gaietés de l'escadron. Absurdes gesticulations et ordres aboyés par de vieilles ganaches aux certitudes épaisses et au front bas. Un dressage au rituel immuable et que nous restitue avec talent Pierre-Philippe qui, seul sur scène, interprète avec brio tous les personnages de cette tragi-comédie. Car un beau jour, « on est prêts à combattre, prêts pour la violence, prêts pour la haine », et il faut aller sur le terrain des opérations, comme on dit, toujours aussi pudiquement. Alors, la saloperie de bleusaille de merde se retrouve au cœur de tous les dangers dans un environnement inconnu aux menaces diffuses. Certes on a donné à ces pauvres recrues un manuel d'arabe élémentaire censé permettre le contact avec la population locale, surtout pour la surveiller. Elle se méfie, la population locale, ignore les velléités linguistiques de nos trouffions, baragouine un français approximatif et multiplie les signes d'une allégeance un peu surjouée. Chacun cherche avant tout à sauver sa peau. A revenir sain et sauf de ces accrochages, comme, encore une fois, on dit pudiquement, avec un ennemi, sournois, cela va sans dire, honni puisque c'est l'ennemi. En vérité personne ne comprend grand-chose à cette histoire, en dépit du retour du plus illustre des Français et de son fameux « Je vous ai compris ».

Il faut saluer le jeu de Pierre-Philippe Devaux qui incarne avec une sorte de candeur et une belle faconde les tribulations de ce père, engagé dans ce conflit où la France n'en finissait pas d'en finir avec les contradictoires enjeux d'un passé colonial compliqué. Mais le spectacle n'a aucune visée didactique. Il évite les pièges idéologiques et les rancœurs ressassées des protagonistes de cet épisode douloureux de notre Histoire. Le papa de

Philippe nous fait plutôt penser à ces personnages pris dans le rude engrenage d'événements dont les raisons leur échappent : Fabrice à Waterloo, le brave soldat Schweik. « Je me suis senti seul avec mon histoire », confie-t-il, à l'occasion d'une permission. Grâce à ce fils bien inspiré, elle est pourtant devenue la nôtre, sans complaisante compassion, mais avec une simple empathie… filiale.

Yoland Simon

Le Plaisir de l'amour **de Robert Poudérou.**
Compagnie Les Enfants terribles.

Il est des plaisirs qui traversent les siècles. Celui de l'amour symbolise absolument cette pérennité. C'est ce que semble nous dire avec un délicat enjouement la pièce de Robert Poudérou qui, justement, s'intitule Le Plaisir de l'amour. Mais l'auteur, avec un soupçon de mélancolie, nous rappelle que ce plaisir taraude souvent douloureusement tous les âges de la vie. De la difficile initiation du jeune Victor et de la non moins jeune Rosalie, aux craintes de Sophie, leur initiatrice, dont les premières rides, eût dit Serge Reggiani, sont les premiers tourments. A vrai dire, dans cette histoire de tous les temps, on ne saurait situer la date des tribulations amoureuses qui nous sont si joliment contées. Sophie est un peu à l'image de ces cocottes du début du siècle dernier qui jouaient de piquants vaudevilles à la scène comme à la ville. Mais l'écriture de Robert Poudérou rappelle la langue du dix-huitième siècle dont l'élégance se prêtait si bien aux jeux infiniment subtils de la séduction, à leur léger libertinage et à leur érotisme raffiné. Car le plaisir de l'amour ne va pas sans le plaisir de le dire. Et justement, le spectacle commence par la déclinaison de ces termes savoureux qui, au long des siècles, stimulèrent l'imagination langagière pour nommer le sexe de l'homme et de la femme et l'affubler de cocasses métaphores et de pittoresques sonorités. Surgit alors un jeune garçon, visiblement agité par les attentes encore insatisfaites de sa bistouquette ou de son rossignolet. L'acteur a cet air benêt d'un héros de Labiche ou de Feydeau et les maladresses d'un âge partagé entre une paralysante timidité et les assauts brutaux d'un désir à peine maîtrisé. Sophie peine à le rabrouer, hésite à le contenter. Non par une vertueuse réticence, la peur plutôt d'une aventure qui pourrait laisser trop de cicatrices. Car l'homme et la femme ne sont pas « sur la même longueur d'âme ». Surgit au cœur de ce dilemme l'inénarrable docteur Somnol, galant gaillard, moins dangereux en somme, avec ses transparentes intentions, que les attentes trop violentes de son jeune rival.
Au-delà de toutes ces péripéties, il faut savourer le style de cette comédie de Robert Poudérou. La vivacité de ses répliques, l'esprit de ses réparties et aussi la satire acidulée de ces empêcheurs d'aimer en rond : les militaires grincheux, les curés sournois, malveillante alliance du sabre et du goupillon.

Yoland Simon

Regardez mais ne touchez pas **de Théophile Gautier**
Compagnie Abraxas

Il est des curiosités qui sont bien récompensés et des hardiesses dont il faut se féliciter. La curiosité, ce fut celle du metteur en scène Jean-Claude Penchenat qui découvrit par hasard, dans un petit fascicule daté de 1847, une pièce de Théophile Gautier et d'un certain Bernard Lopez. La hardiesse fut celle de ce même metteur en scène de monter cette œuvre inconnue car, note-t-il dans la préface de la réédition du livre, « Si c'est un devoir de monter les auteurs de son temps, ce devrait l'être aussi de rechercher dans les moments forts du théâtre des couleurs inhabituelles ». Mais venons-en à cette pièce. Nous sommes dans une Espagne légendaire et plutôt intemporelle qui fut si chère aux romantiques. Théophile Gautier, on le sait, partagea cet engouement et fut, avec son fameux gilet rouge, le plus illustre de ces combattants qui livrèrent l'homérique bataille d'Hernani. A vrai dire, cette passion espagnole se nuance ici d'un peu d'ironie, se livre avec insolence à la parodie des chefs-d'œuvre du grand Hugo, de Ruy Blas surtout. L'argument, déjà, prête plutôt à sourire. Cela commence avec une Reine emportée par un cheval fougueux et qu'il faut sauver au péril de sa propre vie. Car, même pour la sauver, toucher à cette royale personne est un crime de lèse-majesté, puni de la peine de mort par un Roi sourcilleux et une impitoyable étiquette. Evidemment d'inévitables histoires d'amour, et de mariages, ce qui ne va pas forcément de pair, corsent l'affaire. Sans parler des

multiples quiproquos qui sèment de fâcheuses confusions. Et puis, comédie de cape et d'épée oblige, la pièce nous gratifie de quelques duels aux virevoltants moulinets entre un bretteur confirmé et un matamore peureux et rusé dans la plus belle des traditions : celle de la commedia dell'arte. Elle bouscule aussi cet univers figé de rutilants alguazils aux allures de pantins, de nobliaux déclinant d'interminables identités aux coruscantes sonorités, enfin de ce petit monde qui s'agite autour de cette monarchie moisie, enfermée dans des rituels obsolètes et étroitement surveillés par un dignitaire promenant avec sa fraise impeccable de pontifiants avis et de ridicules interdits. Reste la fine escrime du texte. L'humour des auteurs et leurs formules qui à chaque fois font mouche : « Amoureux c'est un état nocturne et ambulant. », « Foi d'Espagnol, je suis prêt à lui accorder une hospitalité d'Arabe. », « Et moi qui faisais des économies de réputation pour me marier à Pâques. » Et pour finir, cette remarque du héros de la pièce, lancée comme un facétieux écho à la tragédie du Ruy Blas d'Hugo : « Favori de la Reine, c'est une superbe position politique et gastronomique. » C'est aussi un régal pour les yeux que Jean-Claude Penchenat nous offre, réglant à merveille les cabrioles de sempiternels ferrailleurs comme les airs enjoués et compassés de toutes ces figures immémoriales dont les représentations, maintes fois reprises, n'en exigent pas moins une parfaite maîtrise. Mentionnons aussi ce personnage créé par le metteur en scène, un certain Reniflard, tiré des Voyages en Espagne de Théophile Gautier, impitoyable maître des cérémonies qui transforme les traditionnelles didascalies en amusants rappel des actions en cours, voire en désopilantes objurgations. Il serait injuste pour finir de ne pas rendre justice aux acteurs de cette bondissante comédie, tous parfaits dans des rôles apparemment convenus et auxquels ils apportent pourtant une touche très personnelle et très talentueuse.

Yoland Simon

Amou Tati dans « La dame de fer » De Tatiana Rojo
Compagnie CCCC Checco

Non, il ne s'agit pas de La trop implacable Dame de fer qui présida naguère aux destinées de L'Angleterre. Dès que l'actrice apparaît, on devine aussitôt que l'on va plutôt être subjugué par une Afrique enchantée, pour reprendre le titre d'une célèbre émission de France Inter. Par cette Afrique du sourire des rusés et du bonjour des simples dont parle René Char. Par une Afrique de femmes exemplaires, encombrées d'enfants, souvent abandonnées par les hommes, et soutenant le pays avec leurs bras tutélaires et puissants. C'est l'histoire d'une ces anonymes héroïnes que nous offre Tatiana Rojo dans un récit malicieux et émouvant, réaliste et imagé. Une palabre, en somme, dans la pure tradition du grand continent. L'héroïne a quatre filles, autant de problèmes. Il faut les nourrir, les élever, les prévenir contre les dangers d'une société passablement machiste et où la lutte pour la survie ne s'embarrasse pas de scrupules excessifs. Amou Tati non plus. Elle avoue, avec une roborative sincérité, que d'abord il faut trouver l'argent qui manque cruellement, qui ruisselle ailleurs, car « même si le cacao ne pousse pas à Genève, là-bas, ils sont tous chocolatiers. » Alors Amou Tati nous rappelle cette sagesse populaire véhiculée dans le monde entier par de savoureux proverbes : « On sèche son linge où le soleil brille. » Mais les filles sont jeunes et guère préparées à recevoir ces leçons. Celle-ci est si chaude que la maison en est aussi toute réchauffée. Comment recevrait-elle ce sage avis de la mère : « Pour l'homme, la femme c'est comme le café, au début ça l'excite, après ça le rend nerveux. » Une autre fille est plus sentimentale : « Chaque fois qu'elle fait une rencontre, sa spécialité, c'est le coup de foudre. » Mais le grand rêve est ailleurs. Sur ces terres bénies par le Dieu dollar et par l'Euro, son jeune confrère. Et Tatiana de nous décrire la quête de ce graal, un mari américain québécois, voire français, fût-il vieux, laid et vaguement cinglé. Et c'est avec une verve étonnante que la comédienne nous décrit les incroyables manies de ces blancs, leurs loisirs insensés, leurs étranges lubies. Un peu comme dans l'exotisme inversé des Lettres persanes de Montesquieu, nous devenons ainsi de curieux objets sous le regard amusé de cette facétieuse observatrice qui nous fait redécouvrir la bizarrerie de nos coutumes, de nos modes de vie. Mais le spectacle est encore le magnifique portrait d'une mère africaine, d'une « mère courage », jamais abattue par les revers de la vie ni les aléas d'une existence sans cesse menacée. Et en plus, elle chante et elle danse. Radieuse Afrique.

Yoland Simon

***Maghrébien que mal, le Cyrano de Berbérac* De Moussa Lebkiri**

Compagnie Théâtre Nejma

On avait tant aimé naguère Une étoile dans l'œil de mon frère et Bouzlouf qui furent programmés au Havre dans le cadre du festival terres d'auteurs. Moussa Lebkiri y disait, avec une délicieuse fraîcheur, ses enfances algériennes et son arrivée dans l'ancienne Métropole, avec les malices des petites bandes et le désarroi des mamans apprenant le français dans des stages de langue et de tricot appliqués. On retrouve dans ce dernier spectacle un Moussa habitué à chahuter le langage et à nous ravir de jeux de mots que n'aurait pas reniés Alphonse Allais : « Si j'avais laissé Lucie faire, j'aurais eu mes fils tôt. » Parfois la fantaisie verbale vient du curieux métissage entre l'arabe, voire le berbère, et un français impitoyablement trituré. Il arrive encore que, derrière cette verve langagière, le propos se fasse plus grave. Qu'avec le secours de l'humour, notre Cyrano de Berbèrie s'en prenne à un racisme trop ordinaire, à un certain Jean-Marie et sa fille Marine dont on vous laisse deviner le patronyme, et encore, autre volet d'un intolérable fanatisme, aux intégristes religieux qui, disait déjà Molière, sont d'autant plus dangereux qu'ils usent contre nous d'armes que l'on révère. Moussa n'a pas non plus abandonné cette veine matoisement enfantine où il nous contait sa lointaine Kabylie, ses coutumes, ses rituels et les naïves ruses des gens de son pays. Ainsi des aventures cocasses de cet heureux propriétaire d'un mouton promis à un traditionnel sacrifice et installé, avant de finir dans un méchoui sacré, aux côtés de son chauffeur qui n'oublie pas, sécurité oblige, de lui attacher sa ceinture de sécurité. On le voit, notre bateleur aux naïves roueries et aux innocences calculées possède l'art des conteurs orientaux et certaines de ses saynètes semblent sorties des aventures de Nasdine Hodja, voire de la lampe d'Aladin. Ici le merveilleux côtoie le quotidien et les voleurs, ces picaresques figures des légendes orientales, dérobent aussi les étoiles du ciel. Dans ce joli monologue, Moussa Lebkiri nous offre ce que les classiques appelaient des « mélanges » où justement se mêlaient le sérieux et le grotesque, les registres et les genres avec une seule exigence: le talent.

Yoland Simon

***Smocking no smocking* d'Alain Ayckbourn**
L'Accompagnie / Théâtre du Rif

La vie serait-elle une suite de choix hasardeux pris par des gens indécis comme feuilles mortes et qui n'égalent pas leur destin, comme l'écrivit Apollinaire. C'est bien ainsi que les choses se passent dans Smoking no smoking un des plus grands succès d'Alain Ayckbourn, le célèbre dramaturge anglais, et qui fut repris dans le film d'Alain Resnais. Tout commence avec cette question délicate Madame Célia va-t-elle ou non allumer une cigarette. Décision bien banale, convenons-en, et qui va pourtant entraîner d'inattendues conséquences. Ceci va constituer le système dramaturgique de la pièce qui repose, à chaque instant, sur des alternatives aussi triviales que décisives. Ainsi l'auteur va battre et rebattre les existences de ses personnages dont les chemins vont se croiser ou s'éloigner et générer des situations contradictoires : des disputes ou des réconciliations, des amours contrariées ou de brèves étreintes, des crises de larmes ou des instants de bonheur, plutôt rares, il est vrai. Le décor de ces menues aventures et de ces misérables mésaventures est à l'image de ces vies étriquées. Un vague jardin et sa cabane, une pelouse que l'on songe à remplacer par un dallage, quelques chaises et une table pour l'heure du thé ou quelque autre rituel, bien anglais, cela va de soi. Quant aux héros eux-mêmes, ils vont par paires comme toute bonne alternative. La servante de Madame, ronchonne et éprise d'un jardinier un peu abrupt qui passe pour quelques travaux ; la maîtresse des lieux frustrée et passablement hystérique et son mari un Directeur d'école blasé et alcoolique et toujours sur le point d'être débarqué par son Conseil d'administration. Mais le charme de la comédie tient aussi à cet art de subvertir le langage. De proférer comme d'importantes révélations des propos oiseux, des échanges convenus, des remarques insipides qui confinent à l'absurde tant elles sont banales. Mais prenons garde à cette apparente insignifiance… Car les sentiments, les désirs, les vives contrariétés, les violentes désillusions se glissent dans les interstices de ces phrases toutes faites, de ces formules de politesse, de ces stéréotypes langagiers qui sont aussi le lieu de tous les dangers. Ici encore s'insinue le fiel de la médisance, de la malveillance, en mesquines remarques, en reproches à peine voilés, en ressentiments mal dissimulés. « Si les gens arrêtaient de se parler, il y aurait moins de malentendus », note finement le jardinier, ce philosophe sans le savoir, eût dit Sedaine.
L'Accompagnie/Théâtre du Rif a choisi de monter cette pièce avec deux acteurs dont chacun assume deux rôles. Economie du spectacle oblige, pensera-

ton. Heureuse façon aussi de souligner le caractère binaire de l'action. Et l'on ne saurait achever notre propos sans évoquer la performance de Gwénaël Ravaux et d'Antoine Séguin qui passent d'un personnage à l'autre avec une belle vraisemblance et qui, sur un rythme soutenu, recréent les kaléidoscopiques moments d'existences brisées, dans tous les sens du terme.

Yoland Simon

Poids plume **de Perrine Ledent**
Compagnie Alula

C'est à la fois une histoire d'initiation et d'inanition. Les choses se passent chez des chouettes qui ont élu domicile, ainsi sont ces oiseaux discrets et nocturnes, dans un grenier. Les petits attendent de grandir en mangeant des souris. Les petits du monde animal sont parfois comme ceux des hommes, sans pitié. Et puis il faut bien se sustenter pour survivre. Et justement, Alba, elle n'a pas envie de se nourrir. Elle a appris que devenue grande et en mesure de se débrouiller, elle devra quitter le foyer. Alors, si c'est à ce prix qu'il faut manger, manger, et encore manger, des souris les grands jours ou des araignées, si l'on n'a rien d'autre à se mettre sous le bec… Merci bien. Et puis Alba a fait une rencontre, celle d'une musaraigne, enfin d'un Monsieur Musaraigne. Il s'appelle Gilbert de Machin Truc. Il est vieux et accepte son sort, celui de servir de repas au premier rapace venu, fût-il encore un enfant. Vous l'avez deviné, une histoire d'amitié va naître entre l'oiseau naïf et cet aristocrate désabusé, sorte de vieux sage, sorti tout droit d'un antique grimoire. Mais on ne vit pas que de bons mots et, à la longue, Alba, anorexique volatile, est en danger. La famille s'inquiète, se mobilise pour la sauver. On est comme ça chez les chouettes. Tout ceci nous est conté avec humour, un brin d'espièglerie par des chouettes qui ont pris la voix de Sandrine Bastin et de Perrine Ledent, habiles manipulatrices qui semblent, elles aussi initier cette petite famille très chouette et lui apprendre à voler pour le ravissement des petits et des grands. Ludiques marionnettes !

Yoland Simon

Big bang ou la vie d'un professeur de philosophie. **De Philippe Avon**
par le Théâtre de la Passerelle

Il n'y a pas tant d'enseignants qui nous ont laissé d'heureux souvenirs. Philippe Avron eut la chance de connaître l'un de ceux-là : un professeur de philosophie, brutal et formidable éveilleur des esprits, décrassant sans ménagement les têtes d'adolescents farcies de préjugés. Vite fait en plus. Car c'est le champion du sprint philosophique. En quelques minutes chrono, le prof vous expédie Kant, Nietzsche et Montaigne. En face, pour l'écouter médusés et vaguement inquiets, des élèves auxquels il donne d'énigmatiques surnoms : Tête de silex, Carbone 14, Gueule de granit et autre Face de marbre. Flavie Avargues, la comédienne qui incarne ce cher professeur, emporte aussi les spectateurs dans une vibrionnante causerie où l'on évoque, dans le parfait désordre d'un chaos originel, la déplorable manie d'électrons tournant comme des cons, la difficile survie des dinosaures menacés d'inanition ou les divers stades d'évolution de la majorette de Broadway. Ajoutez à cela un chat, vieux matou madré et coupé, le cheval de Bartabas qui passait dans les environs, la fraise de Montaigne, auréole tombée sur les épaules, une tête de mort pour nous rappeler que philosopher c'est se familiariser avec cette tête-là et, pour finir, quelques spécimens de la vénérable Education nationale : Mademoiselle Plotin, cartésienne au front bas, une Madame Hommasse, naturellement préposée à l'Education physique, un inspecteur, franc-maçon et palmé, vigilant gardien de traditions compassées. Pas de quoi troubler notre professeur qui nous entraîne dans le maelstrom de ses réflexions, lâchées à un rythme endiablé, car notre homme n'est pas un joueur de terre battue mais de surface synthétique, et la balle de ses pensées va très vite. Et, pour reprendre la métaphore tennistique, la capricante faconde de Philippe Avron et de son héros nous renvoie de vastes théories balancées du fond du court, de sournois paradoxes frappées de revers, des aphorismes définitifs repris à la volée et des apories métaphysiques finement slicées. Parfois aussi, le propos se pose, grâce à Montaigne, ce Lévi-Strauss du seizième siècle, qui décline avec une sorte de bonhomie, les usages variés des diverses peuplades. Et de conclure cette longue litanie par cette belle mise en garde : « Tout ce qui est contraire à la coutume nous le croyons contraire à la raison. »

Belle leçon de tolérance dont notre époque ferait bien de s'inspirer.
Cependant, rassurez-vous, nous ne sommes pas sur les bancs du lycée. Mais au théâtre. Cultivant à son tour le paradoxe, Michel Bruzat, le metteur en scène, a donc choisi de confier la réincarnation de ce professeur un peu carré à la charmante Flavie Avargues dont on avait pu apprécier dans de précédentes créations, la fraîcheur juvénile et le charme acidulé. Elle interprète ici avec une fougue étonnante ce monologue haletant et prête sa voix aux différents personnages avec une belle alacrité. Comment rêver de meilleur pédagogue pour nous instruire, de plus talentueuse comédienne pour nous divertir ? Pour elle, pour Philippe Avron, pour la simple et efficace mise en scène de Michel Bruzat… Et pour la philosophie, on vous conseille ce Big Bang dans tous ses éclats.
Yoland Simon

***SILENCE* de Julie Tenret, Isabelle Darras, Bernard Senny**
Night Shop Théâtre

Oh marionnettes ! Frères et sœurs humains qui comme nous vivez, eût dit Villon, car elles savent, ces figures créées à notre image, dire notre existence, exprimer nos désirs, nos sentiments, avec cette force que leur confère leur essentielle simplicité. Avec une certaine pudeur aussi, comme ces deux extraordinaires marionnettes de Silence qui disent la fin de vie d'Elise et de Jean dans une maison, dite de repos. Deux jeunes femmes assistent leur vieillesse, les manipulent, dans le meilleur sens du terme, pour les animer dans cette vie ténue qui inexorablement s'amenuise encore, se réduit à quelques rituels quotidiens laborieusement accomplis. Ici, les gestes remplacent la parole dans le pathétique effort de corps engourdis. Et pourtant, en dépit de leur visage imperturbable, sculpté dans le latex, de légers déplacements de leur tête, de ce qui leur reste de corps, suffisent à dire des surprises, des agacements, des regrets, de petites manies, de perceptibles nostalgies. Mais surtout, Isabelle Darias et Julie Ternet leur prêtent des mains encore agiles, en dépit des maladresses, et occupées à de modestes tâches : lire un journal, sucrer une tisane ou, insigne exploit, fabriquer des gaufres selon une recette d'Elise dont Jean entretient, comme le souvenir d'un être cher, l'exacte formule. Parfois, quelque film aux images floues et sautillantes rappelle de beaux jours, difficilement remémorés et qui montrent comme le temps, impitoyablement, nous sépare de ce que nous fûmes. Dans le modeste séjour de leur ultime résidence, impavides témoins, sont réunis les objets familiers qui furent le décor de leur existence. Une tête de cerf en plastique qui sonne l'heure comme dans une chanson de Jacques Brel, un chien de feutrine, à la tête articulée qui tremble comme celle de ses propriétaires, une boîte de gâteaux ornée d'une photo de la Reine Fabiola. Bricoles gentiment obsolètes qui accompagnent de petits instants de vie, décalés et cocasses, les rituels quotidiens dont nous parlions et où se glissent aussi les petites envies des deux aides-soignantes : la gourmandise de l'une, les fourmis dans les jambes de la seconde qui se lance avec son vieux partenaire dans des rocks endiablés. Ici se confondent les travaux et les jours des marionnettistes et de leurs créatures, empreints d'une même humanité, imprégnés d'une même tendresse, d'une bouleversante empathie.
Il faut aller voir ce spectacle troublant, regarder son silence, écouter ses gestes et partager, en une commune émotion, l'absolue détresse de ce grand âge et pourtant placidement, presque sereinement assumé.
Yoland Simon

UNE SAISON AU VOLCAN

Du Grand Volcan au Volcan, une visite guidée.

Ce 4 novembre 2014, le conseil d'administration de l'association MCH, était invité à visiter le site Oscar Niemeyer. Dix-huit heures, extérieur nuit. Nous sommes accueillis par Jean-François Driant et Sébastien Juilliard, nous pénétrons casqués dans le chantier et prévenus, avec une sollicitude justifiée, de faire attention aux emplacements où nous allons mettre nos pieds.
Nous partons ensemble à la découverte de ces espaces, comme en reconnaissance.
Le plan des bâtiments nous est décrit (médiathèque, brasserie, aménagements, accès), puis nous explorons l'intérieur de l'ancien Grand Volcan devenu « Volcan ». Nous repérons alors les lieux. C'est une odeur de menuiserie qui nous a pris à l'entrée du hall d'accueil. Le bois y recouvre le béton qui se montre parfois presque furtivement, comme un rappel. C'est la signature de Niemeyer qui subsiste. Nous visitons la grande salle qui ressemble à un large et magnifique escalier blond et où seront bientôt installés des fauteuils noirs. Nous regardons à la dérobée, l'ancienne salle de cinéma qui deviendra salle de conférence et accueillera de petites formes de spectacle. Parfois, dans certaines zones du bâtiment, sans les explications de notre guide, nous ne saurions pas où nous sommes, là où jamais, probablement, nous ne retournerons : espaces réservés au personnel. Certains accès sont encombrés, certains endroits sont encore impraticables, nous ne pouvons pas tout voir, il faudra attendre encore un peu pour cela… Nous pouvons quand même parcourir, avant de partir, les couloirs où se succèdent les loges prêtes à recevoir les artistes… Nous avons ainsi observé les modifications, les ajouts, les retraits, parfois les bouleversements. Nous avons découvert de visu ce qui sera nouveau, aujourd'hui encore inachevé, ce qui a laissé une part à notre imagination. Puis nous sortons, nous enlevons nos casques de protection. Pendant une heure, nous avons évolué dans ce qui sera bientôt, chacun l'espère, un lieu familier et apprivoisé.
A suivre et à bientôt en 2015.
Catherine Désormière

***Les époux*, mis en scène par Anne-Laure Liégeois.**

La question qui parcourt l'actualité artistique en ce moment semble être celle de la représentation de la « monstruosité ». Comment la montrer, et la dénoncer sans exhibitionnisme ?
C'est celle que pose le film *Timbuktu* de Souleymane Sissako selon Jacques Mandelbaum, à propos de la mainmise féroce d'un groupe de djihadistes sur un village paisible au Mali. Le cinéaste explique : « *J'appartiens à un cinéma qui refuse de faire de la violence quelque chose de spectaculaire. »*
Celle aussi de l'exposition de Brett Bailey, *Exibit B* qui met en scène des victimes de la colonisation regardant le spectateur droit dans les yeux : « A*ucune complaisance chez celui qui montre ces tableaux vivants, aucun voyeurisme chez celui qui regarde »*, remarque Christophe Kantcheff.
C'est peut-être également celle que s'est posée Anne-Laure Liégeois quand elle décide de mettre en scène la biographie du couple des Ceaucescu dans *Les époux,* comédie noire rédigée par David Lescot.

En effet, dans la première partie de la pièce, le récit des deux narrateurs évoque des histrions, deux êtres incultes que seuls des handicaps distinguent, le bégaiement chez lui, une scolarité très médiocre chez elle. L'humour adopté dès le début par les deux comédiens dans un décor nu, souligné par quelques accessoires comiques, range cette pièce du côté de la fable. C'est le ridicule qui caractérise d'abord ces dictateurs roumains. Peut-être la démythification est-elle ici à l'œuvre. Pour l'auteur David Lescot, « *les époux Ceaucescu, c'est un mythe dont le théâtre peut s'emparer. Une fable terrible, à faire frémir, mais dont il faut arriver à rire pour s'en libérer. »*
C'est par la propagande et des jeux d'images que des tyrans souvent s'imposent. Ne sont-ils pas des baudruches que nos artistes dégonflent ?

D'autre part, l'Histoire, que tous connaissent (mais les jeunes générations la connaissent-elles ?), est vue ici du côté de « l'intime », c'est-à-dire des relations de couple. Comment est-on homme ? Femme ? Ici c'est elle qui mène la danse, son mari est un pantin (consentant) pris dans les filets de sa perversité. N'est-ce pas une pièce sur le « pouvoir »,

à l'instar de *Macbeth* mis en scène précédemment par AL. Liégeois ?

On peut être gênés ou choqués par ces cabots monstrueux, mais le constat est glaçant : il n'est pas besoin d'être « intelligent » ou « fort » pour imposer une dictature. *Le mal est ici d'un prosaïsme déconcertant, ce qui le rend plus dangereux encore,* note Kantcheff à propos des djihadistes dans Timbuktu.
En effet la pièce suggère, par des métaphores (les combats de chiens projetés sur écran, par exemple…) ou des métonymies, la terreur politique, économique et sociale du régime roumain verrouillé avec l'habileté de la paranoïa par le couple : le pouvoir personnel, le meurtre, le vol, la destruction, le génocide, tout y est…Main basse sur un pays dont le peuple apparait implicitement piégé.

Toutes les tyrannies sont-elles périssables ? Au fond nous ne savons pas.

Isabelle Royer

La figure du clown

Il y a « autant de clowns que d'hommes et de femmes » affirme André Riot-Sarcey, fondateur de la Maison des Arts du Clown et du Cirque (2008). Nous avons vu ***Les clownesses***, mis en scène par Olivier Lopez, au Volcan, quatre figures différentes, assez fortes. D'emblée nous savons que l'art de faire rire est un des plus difficiles. Et ce qui nous a émues dans ce spectacle dont certains ont dit qu'il n'était pas « abouti », c'est justement le travail de chacun sur la faiblesse. Dans un monde où l'on recherche la performance et l'efficacité, ceux-là essaient et ratent tout ! Malgré leurs efforts, ils sont des espèces d'antihéros. Si l'on pense aux personnages de la commedia dell'arte, clowns grandioses, on se dit qu'aujourd'hui, au contraire, l'art du clown est celui de la soustraction. « L'essence du clown…se trouve dans la faiblesse fondamentale de l'être humain, dans les particularités qui, sur un certain plan, font de chacun de nous un raté. » disait Jacques Lecoq, fondateur d'une école de théâtre. Voilà que la maladresse du clown autorise la nôtre. Contrairement à l'humoriste, le clown se moque de

lui-même. Le comédien qui doit « trouver son corps » de clown, vivre ses émotions et jouer avec, se confronte au regard du public dans la pire situation qui soit : « Il dépouille l'acteur de ses artifices », selon Paul-André Sagel, comédien, metteur en scène, auteur. Aussi est-il l'enfant, l'idiot du village, le poète, le sage…

Sylvette Bonnamour, Blandine Donneau.

« Tempus fugit ? Une ballade sur le chemin perdu »
Le Cirque Plume

« ***Tempus fugit ?*** » C'est vrai, le temps passe. Les générations se suivent, après les parents, les enfants mais le plaisir est toujours là.
1991, un chapiteau est dressé à Meylan, près de Grenoble, au cœur des montagnes. Il pleut et comme le printemps a été froid Chamrousse et Belledonne sont encore un peu enneigées là-haut, au dessus de nos têtes mais nous quatre on se réchauffe devant les merveilleux tableaux des acrobates-poètes… « Le Cirque Plume » est en Isère !
2015, le Volcan rouvre ses portes au Havre, près du bassin. Il pleut sur les pentes immaculées du bâtiment rénové mais nous quatre on est toujours sous le charme des artistes-musiciens. Nous quatre… ? Presque ! Nos filles ont grandi et nous revenons avec deux petits-enfants intrigués. Du cirque dans un théâtre ? ça va être comment Le Cirque Plume? LOL! Jeanne et Gustave sont perplexes…
Eh bien, c'est encore plus beau sur une scène ! Les tableaux se succèdent avec élégance dans un rythme endiablé. Les jongleurs laissent la place aux

contorsionnistes, les acrobates se transforment en clowns irrésistibles, les musiciens en équilibristes… Le piano à queue fait vibrer la salle et la voix du pianiste nous électrise, vite rejoint par tous les autres : les violons aériens, les cuivres étincelants, les accordéons. Quel talent ! Une douzaine d'artistes se croise sur le plateau dans un spectacle éblouissant de grâce et d'intelligence. Les décors valsent à droite et à gauche, un trapèze descend des cintres, un mât se dresse, le sol tangue et joue des claquettes. Les trouvailles jaillissent à chaque instant : un vieux fût qui roule tout seul et on palpite, une corde rétive s'agite sur le sol et on éclate de rire avec les enfants. Un geste, un mot suffisent. Pas un instant de répit. « Ah !…Oh… ! ». On ne sait plus si on est au concert ou au théâtre !
Les lumières savantes sculptent le décor et mettent en valeur les objets les plus humbles qui sont sublimés sur ce plateau si hétéroclite mais si inventif.
Quand le tourbillon s'achève la salle conquise salue ce beau spectacle par un tonnerre d'applaudissements. Jeanne et Gustave frappent dans leurs mains, debout, enchantés ! On sort légers, éblouis par tant de talent, tant de travail, tant d'humour, heureux et épatés par tant d'ingéniosité. Rajeunis de vingt ans ! Merci pour la bal(l)ade…

Christine Baron-Desjours

***Parallèles* de Vincent Delerm**

Il pleut ce soir sur le Volcan qui nous attend, sans tambour ni trompette, ni violon ni orchestre pour le nouveau concert de Vincent Delerm. Un piano à queue majestueux trône sur la scène à côté d'un drôle de piano droit un peu arrangé. Une sorte de piano mécanique qui va accompagner le chanteur toute la soirée comme si un fantôme tapait sur les touches et nous rejouait en douce les airs passés qu'on a tellement aimés. Retour en arrière ! Moteur… On rembobine !

Les premières chansons tournent avec délicatesse autour des moments furtifs de couples qui se font et se défont dans des ambiances urbaines un peu sophistiquées, des ambiances de cinéma qui pourraient aboutir à un film sur grand écran, tendance Art et Essai, un peu triste, juste ce qu'il faut. On est sur le fil et tout pourrait basculer dans la joie ou dans le drame. Mais ça ne bascule pas et on reste en suspens…
Après ses dernières créations Vincent Delerm emballe la salle avec la reprise des morceaux anciens qui nous trottent toujours dans la tête, sortis en grande partie du « Kensington Square » 10 ans plus tôt ! Alors là, plus question de révéler l'âge que « Les filles de 1973 » ont aujourd'hui. La-la-la…élégance oblige, on ne dira rien. On le chante, c'est beaucoup mieux ! La salle reprend à tue-tête les refrains, entraînée par le piano joyeux qui mène la danse. Espiègle, le chanteur fait parfois répéter une reprise qui avait un peu cafouillé et les spectateurs, bon enfant, jouent le jeu. Tout le monde s'amuse. On retrouve le plaisir de fouiller chez les bouquinistes, de parcourir « La quatrième de couverture » près d'une belle inconnue dont on frôle le poignet plein d'espoir. On rêve avec lui d'un baiser Modiano « sous les réverbères, sous la pluie » et on aurait bien, nous aussi, « posé un lapin à

l'épilogue shakespearien » en se sauvant avant la fin avec ce charmant voisin…
Malgré ce désir qui passe, l'amour semble empêché. On se cherche, les mots manquent parfois ou alors ils manquent leur cible et on avance dans des « piscines parallèles, en natation synchronisée ». Vincent Delerm croque à merveille la difficulté qu'ont ses personnages à se parler et il sait restituer en quelques mots les échanges malhabiles qui deviennent étranges et saugrenus. Essayer d'avouer à un vieil ami rencontré devant les cages d'un zoo qu'on est en pleine crise et que ça se termine par un banal « ça me fait super plaisir de te voir, devant la vipère du Gabon –Ah, bon… », c'est déroutant.
Vincent Delerm cisèle ses textes avec délicatesse et joue toujours aussi bien avec les sonorités, avec une métrique si originale qu'elle redynamise les mots d'amour et les sauve de la banalité. Et la littérature n'est jamais bien loin de la poésie. « Fanny Ardant est posée sur l'étagère entre un bouquin d'Eric

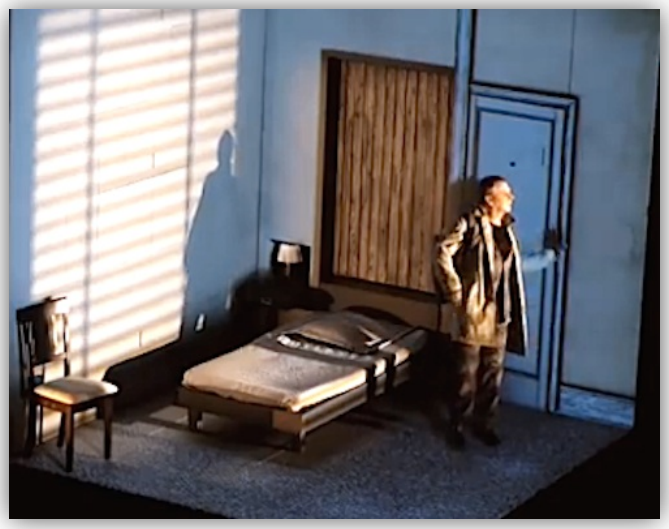
Holder (…) et une carte postale de Maria ». Donc jamais loin du cinéma non plus. Sur le mur du fond passent des ombres chinoises vieillottes et bricolées sur de vieux rétroprojecteurs (détournés des salles de TD «aux tables fusillées au blanco » ?). C'est le chic décalé ! « L'animation diapositive est-ce quelque chose qui vous arrive ? » demandait-il à Anita Peterson. Ben… oui !

Christine Baron-Dejours

Et quand la voix troublante de Trintignant s'échappe de la bande son d' « Un homme et une femme », accompagnée par les accords élégants du piano, on rêve encore. « Une femme qui vous écrit sur un télégramme « Je vous aime », on peut aller chez elle… ? Ah, oui ! Je vais chez elle… ».

On a aimé la pluie ce soir-là en sortant du Volcan…

Les aiguilles et l'opium **de Robert Lepage**



Cette pièce fut un triomphe lors de sa création en 1991. La reprise aujourd'hui, nous fait entrer de nouveau dans un monde d'illusions, celui des amours, et d'illusionnistes, celui de la scène. C'était au Volcan, les 11, 12 et 13 février.

Nous sommes d'emblée dans le spectaculaire. Sur la scène plongée dans le noir, une silhouette fantomatique est apparue, criblée de points lumineux qui ressemblent à autant de cibles. Brusquement elle est happée dans l'infini d'une voie lactée et se dissout. Surgit alors de l'obscurité, tout près des cintres, une autre figure en apesanteur, qui parle d'une voix étrange : « L'homme est occupé par une ténèbre, par des monstres des zones profondes. Il ne peut y descendre mais cette nuit, quelquefois, dépêche des ambassadeurs assez terribles, par l'entremise des poètes. » On comprendra que Jean Cocteau nous parle.

La suite, ce sera l' histoire fragmentée d'un homme ordinaire, de passage à Paris, entremêlée et confondue à celles de Miles Davis et de Jean Cocteau. Le lien ? Les amours malheureuses des uns et des autres. Miles Davis séparé irrémédiablement de Juliette Gréco, Jean Cocteau perdant Radiguet, ont trouvé le moyen de combler un vide douloureux en s'évadant vers les paradis artificiels. L'homme ordinaire, abandonné, congédié, n'y succombera pas. Au pire, pour lui, l'aiguille est celle de l'acupuncteur, et les vapeurs de l'opium sont remplacées par l'hypnose. Chacun sa spirale... pour finalement en sortir, abandonner les illusions, les hallucinations. Or, revenir des paradis de l'oubli c'est passer par l'enfer. C'est accepter la perte, sans retour. Pour des artistes, comme Cocteau ou Davis, la création est l'issue vers la guérison. Mais pour le petit homme sur scène ? A la fin, il a cette parole émouvante : « Comment guérit-on sa douleur quand on n'est pas un génie ? » Incarné par Marc Labrèche, tout de simplicité, il est celui que l'on pourrait connaître, il est celui que nous pourrions être. Il est le contraire des deux illustres figures qu'il convoque, et c'est ce contraste qui nous touche. Son nom à lui est Robert.

A ces trois protagonistes, il faut en ajouter un autre de taille. Qui envahit l'espace, l'attention, la dramaturgie. Car les histoires conjuguées des trois personnages, se déroulent au cœur d'une scénographie qui entre en rivalité avec l'acteur et son texte : un cube ouvert sur deux côtés qui tourne sur lui-même selon les scènes, et qui grâce à des projections représente plusieurs lieux : une chambre d'hôtel, un studio d'enregistrement, les rues de New York... Des trappes permettent d'escamoter les accessoires et d'en faire apparaître d'autres. Cette machinerie tant ingénieuse qui provoque d'abord un moment d'étonnement devient vite fascinante. Ce dispositif impeccable de précision domine l'action, sollicite l'attention permanente par ses images, par les textes qui s'affichent. Cet appareil est tantôt démonstratif, tantôt cabotin. Il "parle" trop. Il arrive cependant qu'on oublie les artifices, chaque fois qu'apparaît le personnage muet de Miles Davis (Wellesley Robertson III) évoluant en acrobate à l'intérieur du cube mouvant, ou titubant dans une nuit new-yorkaise. Ou bien lorsque le monologue de Robert, sans artifice, atteint une note émouvante.

Du déséquilibre de l'homme ou de la machine parfaite, c'est sans doute l'imperfection qui fait
Catherine Désormière

Que fait du bourgeois l'habit ?

Du 26 au 29 mars, **Le Bourgeois gentilhomme** était sur la scène du Volcan, dans une mise en scène de Denis Podalydès.

« Suivez-moi que j'aille un peu montrer mon habit par la ville… »

Revêtu de l'habit qui est censé le désigner comme une personne de qualité, qui est Monsieur Jourdain ?
Pour Nicole, pour Madame Jourdain, Lucile, Cléonte, il restera toujours un marchand de drap. Pour lui, dès qu'il endosse le pourpoint et le justaucorps, il possède la première clef pour entrer dans la société des « gens de qualité ». Le haut-de-chausses est un des outils pour accéder à la classe qu'il convoite, il a besoin d'accessoires.

Denis Podalydès a choisi Christian Lacroix pour vêtir le Bourgeois gentilhomme. Un « grand couturier » dont la profession correspond parfaitement à celle du maître tailleur. Sa présence dans la distribution, permet au passage, sans mise en scène particulière, d'évoquer notre époque, et ainsi de faire le lien avec le désir toujours vivace, dans notre société, d'appartenir à un cercle. Ce qui mène à copier le style, l'allure, les goûts d'une élite, ou ce que l'on prend pour tel. Le choix d'un grand couturier, de surcroît d'un de ceux parmi les plus flamboyants, plutôt que d'un costumier de théâtre moins connu, est le signe discret qui rattache notre siècle à celui de Molière. Plus de trois scènes sont consacrées à l'habit de Monsieur Jourdain, il en est quasiment le personnage. Chamarré, orné de broderies, de dentelles, de rubans, il a toutes les caractéristiques du costume de l'aristocratie au XVIIème siècle. C'est une véritable création de Haute couture, Christian Lacroix n'a pas cherché à ridiculiser son client.

Monsieur Jourdain n'est pas, comme on aimerait le croire, un amoureux de la culture. Les vers, la musique, la danse, tout cela en réalité l'ennuie… Ce qui l'intéresse est de savoir si les gens de qualité pratiquent, aiment, la musique qu'on lui propose (lui, définitivement préfère la trompette marine). Il s'informe: »Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ? » - on lui répond que oui - « Je l'apprendrai donc.» Mais la musique ne lui paraît utile que pour « chanter à table », la danse ne théâtre.

l'intéresse que pour apprendre à saluer une marquise, et le costume sert à entrer dans la peau d'un amateur d'art : « Donnez-moi ma robe pour mieux entendre… »
Monsieur Jourdain n'a pas le temps, n'a plus le temps de se cultiver et en réalité, la culture, s'il pouvait l'atteindre, ne serait qu'un moyen, pas un but. Ce qui compte dans l'urgence c'est d'abord son apparence, censée être le signe irréfutable de tout ce qui accompagne la position et les attributs de l'aristocratie.
Le Bourgeois gentilhomme de Podalydès est naïf, plein d'espoir fou et avide d'autre chose, d'une autre vie. Qui peut lui reprocher cela ? Il en a les moyens, croit-il, puisque l'argent ne lui manque pas. En effet, le décor, tel un indice, montre les réserves de son commerce, les rouleaux d'étoffes et le comptoir. Ce Monsieur Jourdain transporté sur une scène du XXIème siècle est moins contraint que celui du XVIIème, on lui pardonne aujourd'hui, plus volontiers, son ambition absurde, dans une société où l'on veut penser qu'obtenir ce que l'on souhaite de la vie est un droit. D'un personnage chimérique et grotesque, on glisse vers un être crédule et attendrissant.
Et voilà que par la grâce d'une farce, Monsieur Jourdain devient - croit-il - Mamamouchi. Ce titre libère son détenteur d'avoir à apporter toute preuve d'appartenance à la noblesse. Il est désormais bien né. A la fin, il est en chemise. Aux orties l'habit ridicule du maître tailleur et aussi le costume extravagant du grand couturier. Il est difficile de savoir ce que le metteur en scène a voulu montrer : un homme dépouillé ? Ou bien celui qui aurait atteint les sommets qu'il convoitait et n'a plus besoin d'artifices ? J'ai tendance à penser que

Podalydès lui a accordé la deuxième position. Après tout, nous sommes au théâtre.
Catherine Désormière

Le « bourgeois de Denis Podalydès est un enfant.

Pourquoi nous sommes-nous tant réjouis de voir encore une fois *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière, comédie-ballet mise en scène par Denis Podalydès ?

La salle était pleine tous les soirs. Rendez-vous incontournable ? Nous n'avions pas accueilli au Volcan de pièces de Molière depuis quelque temps….C'était comme si nous avions été privés… De Molière ? De théâtre de texte ? De « grand » texte ? De rire ? De cette jubilation contagieuse des artistes et des auteurs qui résonne dans le cœur des publics ?
D'entrée, ce qui nous frappe : la splendeur des décors (un grand magasin de draps, divisé par des tréteaux et des rideaux en pièce de réception et appartements privés), les costumes somptueux de Christian Lacroix, les musiciens de l'Ensemble baroque de Limoges sur scène, le texte.
MAITRE A DANSER *« Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art(…) Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues ; de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. (…)*
MAÎTRE DE MUSIQUE.- *J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures, ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains (payer). »*
Et il nous prend ostensiblement à parti, soulignant l'actualité de la pièce. La situation des artistes est fragile.
Tout, dans la mise en scène de Denis Podalydès, est donc dans le clin d'œil.
Le bourgeois entre et serre des mains dans le public, complice. Beaucoup de jeunes, avec professeurs. C'est peut-être de cela que parle la pièce : si la culture est un héritage, elle est aussi un apprentissage. Monsieur Jourdain levant les yeux au ciel, accuse ses parents de ne pas lui avoir donné une éducation culturelle.
Isabelle Royer

Au cœur du Volcan, le Nil soufi

Dans la pièce de Molière, il est ignorant et tyrannique, égocentrique, envieux et superficiel. Il n'aime pas les arts, il les instrumentalise pour avoir l'air d'« un homme de qualité ». Lui a appris à acheter et à vendre. Il applaudit trop tôt au concert, mais ici c'est comme un clin d'œil à nos salles !
Pour Denis Podalydès, c'est un enfant. Grâce à une gestuelle et des mines empruntées à la farce, Pascal Rénéric, cabotin, joue l'élève, curieux de tout, cancre plein de bonne volonté, vite fautif et honteux, puis, illico, dansant et sifflant comme il aime : on ne peut s'empêcher de rire *de* lui et *avec* lui.
Ses pitreries ridiculisent les maîtres et ce qu'on pourrait appeler la culture dominante qui étonne, amuse ou ennuie notre apprenti avec ses codes, son jargon, ses rites… Parti pris « potache » du jeu et de la scénographie ? Force de la connivence ? Quels fous rires lors des leçons d'escrime, de danse, de révérence, de mode, de philosophie !! Complètement improbable et tout à fait hilarante est aussi l'entrée en scène des Turcs en lilliputiens !! Turcs que l'on considérait et admirait à l'époque. On ne boude pas son plaisir….
Il semble ici que les classes sociales soient renvoyées dos à dos : ce bourgeois-là parait souvent moins odieux que touchant. La farce est plus cruelle quand survient le comte, aristocrate courtisan désargenté, endetté, fourbe et voleur. Et c'est un bourgeois humilié en chemise qui est couronné Mamamouchi lors d'une sorte de cérémonie secrète avec transes et défoulements en tous genres.

En fait, mettre de nouveau en scène *Le bourgeois* suppose, si possible, une vision singulière des morceaux de bravoure. Ce spectacle « total » alliant musique, danse et jeu, réunit une joyeuse troupe plutôt foutraque. Il nous offre un feu d'artifice des tics de notre époque d'argent et de médias, fidèle en cela à la commedia dell'arte qui rajeunissait les œuvres selon les temps et les lieux et jouait avec les spectateurs avec délices.

Ce 17 avril, au Volcan, le spectacle ne se terminait pas seulement avec les applaudissements du public. L'écho des chants soufis et le rythme des instruments résonnaient encore en nous, hors de la salle et même plus tard, dans la rue, comme un dernier témoin d'un moment singulier.
Un peu plus d'une heure auparavant, les images filmées des préparatifs nocturnes d'une fête villageoise en Haute Egypte, étaient projetées derrière un voile au fond de la scène. Sous la lumière d'ampoules colorées, on y discernait une circulation de silhouettes qui semblaient participer aux derniers arrangements des réjouissances, cela accompagné du léger brouhaha des voix, se mêlant ainsi à la présence sur le plateau, en demi-cercle, des musiciens, chanteurs et danseurs assis sur des tapis, dans l'attente du moment où la cérémonie commencerait.
Et la cérémonie a commencé. C'est le chant de Sheik Hamed Ahmad qui a immédiatement entraîné les spectateurs dans un mouvement infini, sorte d'oscillation qui semblait vouloir abolir le temps. A la voix incantatoire du soliste, à laquelle répondaient les autres chanteurs, se mêlait la simple douceur de la flûte, suivie de tout l'ensemble des instruments. Parfois en une sorte d'emballement, la musique - luths, tambours et tambourins - et le chant, s'entraînaient l'une et l'autre dans une circulation virtuelle, occupant tout l'espace de notre écoute, comme en un éternel recommencement.
Mais le rythme était également visuel : les danseurs, quatre hommes, vêtus simplement de robes de laine blanche et d'un turban, silhouettes corpulentes presque massives, droites comme des colonnes face au public, balançaient d'abord lentement les bras d'un côté et de l'autre, la tête se mouvant de droite et de gauche, le corps fléchissant progressivement, avant que leur élan, rythmé par les voix et la musique, devienne de plus en plus rapide et quasi hypnotique. Cela, sans que presque jamais leurs pieds nus ne se déplacent, sauf quand changeant de gestuelle, les quatre hommes sautant sur place et retombant lourdement sur le sol, rythmaient la musique au même titre que les tambours.
Ce que nous avons vu et entendu sur la scène du Volcan, était l'expression de fêtes qui se déroulent aujourd'hui dans le delta du Nil où se manifeste la piété populaire. Du soufisme, bien sûr, il n'était pas question d'atteindre l'essence, mais dans ce spectacle, quelque chose d'une tradition parvenait insensiblement jusqu'à nous, et laissait entrevoir l'aspiration à une élévation mystique.

Catherine Désormière

Shiro Takatani - ST/LL

Sur un plateau nu, on ne voit d'abord qu'une longue table, dressée pour plusieurs convives. Plongée dans une semi-obscurité, elle est orientée vers le fond de la scène où, dans son prolongement, un écran s'ouvre, comme une porte étroite, sur un brouillard laiteux. Un homme arrive côté jardin et c'est alors que l'on comprend que la scène est un bassin rempli d'eau. Le clapotis des pas de l'homme, qui va et vient, porte une chaise, en déplace une autre, rythme son action. Trois femmes entrent et vont s'asseoir autour de la table. Alors, une sorte de rite s'engage et c'est ainsi que s'installe le charme de ce spectacle, ce ballet, ce poème.
Still, de Shiro Takatani, est une pièce énigmatique qui commence lentement, silencieusement, où quatre personnages se meuvent comme dans un rêve répétitif de gestes retenus et inaboutis. La symétrie règne – l'alignement des assiettes, des verres, des couverts, deux femmes assises face à face qui sont comme le miroir l'une de l'autre – mais bientôt cet ordre se délite. L'écran de brume s'anime et l'on y voit une chorégraphie de plats, fourchettes, soucoupes, noir sur blanc…
Plus tard, se déchaîne une sorte de chaos, une apocalypse, une guerre où les sons assourdissants

évoquent une dislocation. Puis c'est une danse avec l'élément liquide, joyeuse, enfantine. Danse d'ombres découpées qui semblent bientôt se refléter sur le fond vertical de l'écran video, comme sur un miroir dérangé, où les personnages réels se

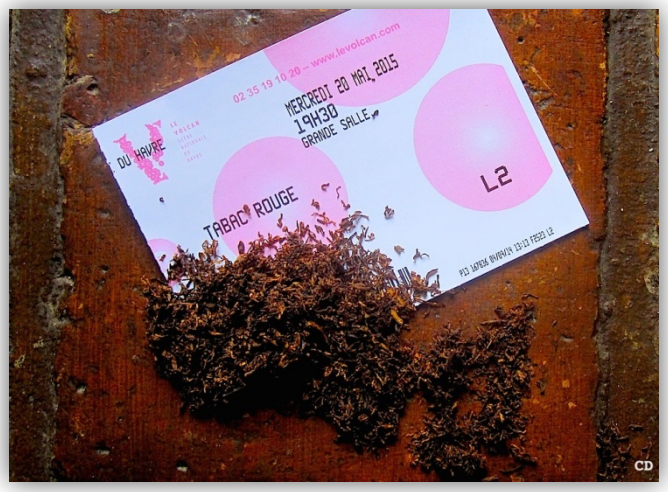
mêlent et se confondent à leur double décalé qui leur échappe, sorte d'esprit aérien…
Succédant à une brume fugitive, une ballerine entame une danse presque statique dans une lumière crépusculaire, l'eau pour partenaire. Au fond, bientôt, une mer calme apparaît, nous sommes sur un rivage qui se reflète et se prolonge sur le plateau.
Les personnages reviennent sur scène, ils replacent des chaises… C'est un moment semblable à celui du début, tout peut recommencer. Différemment. Le spectacle est fini mais dans la dimension de Shiro
Catherine Désormière

Ombre et incandescence, *Tabac rouge*

Les 20, 21, 22 mai, au Volcan, la Compagnie du Hanneton/ James Thiérrée présentait : TABAC ROUGE.

Dans un décor métallique et électrique, au milieu de meubles à roulettes qui se déplacent comme des insectes, se meuvent des créatures ondulantes autour d'un monarque déchu. A lui, ce qui reste sans doute d'un pouvoir perdu est cela : un majordome soumis qui tente parfois de se rebeller et une petite troupe juvénile, instable, qui finira par lui devenir hostile. Se distinguant de cette colonie, évolue une nymphe câline, renversée et renversante, la seule qui semble attachée au tyran, le distrait, et tente de le sortir de sa torpeur.
Ce royaume rouillé est peut-être au fond de la mer, ou bien au cœur d'une planète indiscernable, ou alors le refuge souterrain de survivants mutants. Les corps plastiques y tournoient, se transforment dans des contorsions sensuelles et stupéfiantes. Il y règne une activité incessante qui pourrait paraître sans but mais qui est finalement la représentation du désir très humain d'être ensemble, ne serait-ce que pour se montrer ou s'affronter.
Il n'y a dans cet univers aucune parole, ou alors inventée, borborygmes et sons incongrus, voix flûtées, cris enfantins. Il reste le geste, la mimique, et cela suffit à nous faire comprendre que ce monde est en colère. Ce qui pourrait être une histoire sans parole, fait bien plus fort : il n'y a pas, non plus, d'histoire. Mais un spectacle combien fascinant.
James Thiérrée, dans la peau du vieux roi, apporte une autre dimension, troublante, à ce ballet fantasque : un instant sa silhouette, de dos, qui nous en rappelle une autre, en un hommage furtif ; sa réaction alors qu'il regarde une photographie, s'interroge et file se voir dans un miroir, comme s'il
Catherine Désormière

Takatani, les choses semblent devoir durer sur le fil du temps, hors du nôtre.
A l'impossible tentative de raconter l'inexprimable d'un spectacle magnétique traversé d'images fluctuantes, soutenu par une musique tantôt douce tantôt fracassante, il reste à dire ce que l'on a cru y voir et ressentir : le sort de l'individu, captif du temps à l'œuvre, parfois pris dans une sorte de lent écoulement ou bien entraîné dans un maelström, soumis à la métamorphose incessante du monde qui lui échappe et qui continuera sans lui.



y reconnaissait brusquement quelqu'un, et en était lui-même bouleversé. A sa manière de fumer la pipe, face au public, dans un geste provocateur, on se souvient de *La ruée vers l'or, Les lumières de la ville,* quand Charlie Chaplin fume le cigare. Or, pipe ou cigare, il s'agit toujours de tabac rouge. La dédicace surgit, ça et là, comme un mouvement irrépressible, comme un défi au spectateur, ou une connivence. Cela est précisément ce qui caractérise *Tabac rouge*, où l'intention éclatante d'offrir un spectacle d'une maîtrise absolue, s'accompagne, comme en sourdine, de l'écho d'un monde intime et secret.
Le spectateur peut se sentir à la lisière de quelque chose qui lui est refusé, témoin ébloui d'un magnifique engrenage sans possibilité d'en obtenir la clé.
L'humour, la virtuosité, l'invention, la tendresse, suppléent cependant à cette possible frustration qui, tous comptes faits, ouvre les portes à notre imaginaire.

***Tabac rouge* : visions croisées !**

1/ **Après avoir vu Tabac rouge de James Thierrée, nous avons lu ce blog dont voici des extraits : (http://theatredublog.unblog.fr/2013/06/27/tabac-rouge/)**

Nos adhérents nous ont alors fait part de leur réaction. C'est le plaisir et l'enrichissement de cet échange que nous publions ici.

« C'est son cinquième spectacle, et le premier où il n'apparait pas sur scène. (…)
Mais son travail, qu'il orientait davantage vers le mime et l'acrobatie de haut niveau, comprend cette fois, de nombreux moments dansés (…)
C'est, il faut le reconnaître, assez remarquable sur le plan technique : imaginez un grand mur de perches imbriquées les unes dans les autres avec des châssis de miroirs, mur que les régisseurs déplacent, et qui, à la fin, happé par des filins, se retrouve à l'horizontale au-dessus de la scène. C'est d'une virtuosité exemplaire, comme le sont les enchaînements musicaux ou chorégraphiques. (…)Mais cela donne quoi sur le plan artistique? Désolé mais vraiment pas grand-chose d'intéressant! (…) »

Philippe du Vignal

Une jeune correspondante russe, Anastasia Patts, doctorante à Paris, nous à donner aussi ses impressions sur ce spectacle… Point de vue :

« Le public s'habitue sans doute à ne pas chercher une histoire chez certains metteurs en scène de théâtre visuel, au motif qu'une vraie création se produit, non pas sur le plateau mais dans son imagination. Comme dans les spectacles oniriques de James Thierrée: La Symphonie du hanneton, La Veillée des abysses, Au revoir parapluie et Raoul, qui se révèlent très achevés et même d'une indéniable cohérence). Dans **T**, on cherche les trois principes fondamentaux de narration: une intrigue, un pic et un dénouement mais difficile de les définir…
On essaye de trouver une explication à ces images de corps de comédiens/danseurs, dont on espérait percevoir les émotions. Mais, déception, c'est plutôt les changements de cette grande plaque de miroirs (tour à tour verticale, horizontale, ou inclinée) au mécanisme complexe qui nous fascinent! Et quand on essaye de voir les rapports entre le spectacle et la scénographie, on se perd en conjectures. Naturalisme? Surréalisme? Symbolisme? Pas d'interaction entre le décor et le jeu des comédiens! Les reflets vacillant des miroirs opaques et tremblants semble évoquer la fragilité de l'existence. La fumée du tabac au début, les personnages clones issus de l'imagination du protagoniste (Denis Lavant), ou de ses hallucinations narcotiques, leurs métamorphoses, la disparition du héros dans les dessous … tout cela rappelle le fameux baroque de La vie est un songe et le caractère illusoire de la vie, de la frontière confuse entre réalité et imagination. (…)

Anastasia Patts

Addendum du 27 février:
Cet article me semble bien sévère! J'ai vu ce spectacle avec plaisir. Certes on peut trouver des reproches à faire en sus des fumigènes, mais Ph. du Vignal s'en est largement chargé! peut-être Tabac rouge s'est bonifié depuis, il y avait de quoi se mettre sous l'œil et dans les noreilles, le public a applaudi longuement et les rappels se sont succédés! Ce qui prouve que je n'étais pas seule à apprécier le beau travail.

Claudine Chaigneau

2/ Rubrique des spectateurs de l'association MCH

J'exprimerai un certain désaccord avec les critiques transmises par Sylvie. Tout d'abord ces critiques concernent la création en 2013. Le rôle principal a été tenu successivement par Carlo Brandt, puis Denis Lavant. Le jeu de James Thierrée lui-même lors de la reprise de ce spectacle doit être assez différent et convient mieux. C'est la première fois que je voyais James Thierrée. Ce spectacle qui se classe plutôt entre chorégraphie et cirque est plutôt frustrant pour un amateur de théâtre, mais il reste un spectacle intéressant. Le public du Havre a d'ailleurs exprimé un certain enthousiasme ce mercredi. Il nous faut donc éviter de le mettre dans le registre du théâtre. Ce n'est pas, et de loin, le type de spectacle que je préfère. Il est clair que ce sont les préférences de notre directeur qui ne nous gâte pas en théâtre. Par exemple, nous priver d'Henri VI est vraiment une aberration.(…).

Roger Gresser

Eh bien, moi, Tabac Rouge m'a globalement embarquée...Je fais sans doute partie de ce public Havrais mal habitué à la haute qualité...et ne suis une grande spécialiste de rien, mais hier soir j'ai globalement pris plaisir au spectacle; je n'y ai pas compris grand-chose, je n'ai pas cherché à y comprendre quoi que ce soit, disons plutôt que je me suis laissée envahir par des images, des références, multiples, variées, contradictoires, je n'ai pas TOUT aimé mais mes applaudissements,

unis à ceux, fort chaleureux de toute la salle (et ce n'est quand même pas rien de toucher juste toute une salle, même Havraise...) étaient sincères. Je ne m'attendais pas à du théâtre et n'ai donc pas été déçue. Ce n'était pas tout à fait du cirque non plus. Pour moi c'était plutôt une pantomime, du faux muet, de la danse, des hommages, du visuel, des émotions esthétiques, des émotions tout court; le monarque déchu ou l'inventeur fou à la Jules Verne ou le roi d'un univers de science-fiction, interprété par le petit-fils de Chaplin, m'a touchée. Oui. J'ai beaucoup aimé les chorégraphies, notamment les mouvements d'ensemble des jeunes femmes. J'ai trouvé le final magnifique, et au bout du compte j'ai oublié ce qui m'avait moins plu.

Véronique Garrigou

-

Je suis globalement en accord avec les remarques de Véronique et de Roger mais aussi avec le blog envoyé. Je ne sais pas si les premières versions sans Thierrée différaient mais sans doute pas quant à la mise en scène très prégnante et dans l'air du temps: effets spéciaux, fumigènes, portables grandioses et roulants, musique omniprésente et très belle (c'est facile de juxtaposer ainsi de beaux extraits). Il suffit de rapprocher Tabac rouge du Bourgeois de Podalydès, les sons inarticulés en plus, le texte en moins (parfois noyé d'ailleurs dans le Bourgeois) pour comprendre ce que je veux dire. Sans essayer de classer Tabac rouge dans une catégorie, ce qui me manque, c'est le sens; le diluer ainsi en s'inspirant du divertissement et des zéniths ne saurait en fournir à ce spectacle ubuesque post-apocalyptique ni les trop nombreuses références (pour moi, Piranèse, les drôles de machines de Léonard, Jules Verne bien sûr et pourquoi pas Sade à Charenton ?...). Pour reprendre Pierre Debauche à notre journée d'études, après Dachau et Hiroshima, le langage était mort mais il y a eu Beckett et Adamov qui, eux, usaient encore des mots; j'ajouterai le butô, sorti muet des décombres... Alors ? Globalement, si ce déferlement m'a navrée, il m'a aussi submergée la plupart du temps avec des moments d'une grâce inouïe : les entrechats et pas glissés de Thiérrée vers la fin, inspirés de son grand-père et le très beau solo de la contorsionniste gracieuse.

Mais, en gros, je regrette que le pur spectacle faisant appel à toutes nos impressions sensibles mobilisables, glauque ici, joyeux ailleurs, prenne le pas sur le théâtre.

Sylvie Barot

MUSIQUE

(This is not) a dream - Lanterne Magique pour Satie/Cage

Dans le cadre d'Automne en Normandie, nous avons conservé un enthousiasme particulier pour le spectacle donné à Pont-Audemer le 18 novembre, intriguées par la magicienne **Louise Moaty** qui d'un geste précis envoie dans cette machine dévorante des plaques transparentes où coulent des liquides qui vont ressortir comme des formes aquarellées, mouvantes, parfois éthérées qui font penser au monde de l'enfance..... Soudain un écran apparaît au-dessus d'un piano, il veut jouer!!! ….inspiré par les imaginaires sonores d'Erik Satie et de John Cage, deux compositeurs nécessaires qui ébranlent les fondations de leur discipline et de l'art en général. Le programme souligne l'admiration du deuxième pour le premier. Les fantasmagories de Satie et les pièces pour piano préparé et toy piano de Cage sont ici magnifiquement servies par le grand **Alexei Lubimov** dont l'intimité avec ce répertoire est évidente.

Satie et Cage ont pratiqué tout au long de leur parcours le croisement entre les arts : on connaît la proximité du concepteur de la « musique d'ameublement" avec Diaghilev, Picasso ou Cocteau, sa collaboration avec les ballets russes… Quant à Cage, son univers est aussi celui de Cunningham, Rauschenberg, Duchamp…L'un comme l'autre n'auraient sûrement pas renié cette féerie plastique.

L'alchimie "musique et images" se produit ! La lanterne a opéré....nous emportant dans un monde imaginaire comme sur un tapis volant… Quels regrets que ces instants privilégiés d'"Automne en Normandie soient les derniers.

Michèle et Isabelle Chomet

Un grand chœur et un grand compositeur !

Il n'est pas facile de parler musique…Et pourtant les émotions nées de tel ou tel concert sont de l'ordre des évènements marquants de la vie d'un mélomane. Entendre le Chœur Régional d'Auvergne, chantant un « Hommage à Joseph-Guy Ropartz » dans l'église Saint-Genès-les-Carmes à

Clermont-Ferrand, le 4 mai 2015, fut un enchantement !
Né en 1864 en Bretagne, mort en 1955, ce compositeur est méconnu bien que l'on cite à son propos César Franck et Jules Massenet, ses professeurs, et Ernest Chausson….
Ce soir-là, après un *Salve Regina* à la douceur douloureuse, repris en bis, Blaise Plumettaz dirigeait des extraits de la *Messe en l'honneur de Sainte Odile* et des *Psaumes 136 et 129*. Suite à une juste intuition, le chœur a été disposé à l'entrée de l'église, sous l'orgue dont joue François Clément, et l'ensemble des voix s'envole vers le chœur dans un bel élan : peut-être l'acoustique est-elle meilleure ainsi.
J'imagine que la marque des grands est de saisir l'auditeur sans avoir l'air d'y toucher : c'est ce que réussissent ces chanteurs maitrisant les difficultés harmoniques de cette musique d'église du XXème siècle. La polyphonie semble claire, alors que chacun doit déchiffrer et/ou mémoriser avec rigueur des changements de tonalités délicats… Le texte, disons-le, a bénéficié d'une prononciation que beaucoup devraient imiter.
Si l'on peut louer tous les pupitres, que le chef de chœur a menés par un travail ardu et patient parmi les écueils de la partition, je retiendrai la pureté chaleureuse des sopranos dont je redoute parfois la stridence, et les passages découverts des ténors.
L'auditeur est emporté par la puissance des quatre voix dans des rythmes et des intonations dont les légères distorsions forment un maillage d'une grande beauté.
Quant au *Gloria* de Francis Poulenc, je n'en ai jamais entendu de plus allègre, vif, tonitruant, joyeux !
Isabelle Royer

Venez, amis de la musique, à l'agréable fête !

Les mélomanes havrais ont bénéficié d'une mémorable saison musicale grâce aux choix éclectiques des différents programmateurs de notre agglomération et à la qualité des ensembles locaux et invités.
Lors de la ré-inauguration du Volcan avec le concert de l'orchestre national de Lille, tout le monde attendait le verdict de Jean-Claude Casadesus sur l'acoustique rénovée, tant il avait été sévère trente-trois ans plus tôt lors de l'inauguration initiale. Ouf ! Le maestro fut satisfait, mais, sans même attendre son verdict, nos oreilles avaient pu apprécier la capacité du nouveau dispositif à faire percevoir toutes les nuances de l'orchestre. Ce plaisir fut confirmé par les autres concerts qui donnèrent à entendre non seulement un autre orchestre symphonique, les Dissonances, mais aussi d'autres types de formations : le piano solo de Brad Mehldau puis de Boris Berezovky, les vents seuls des Dissonances dans la sérénade Gran partita de Mozart, la musique baroque, qu'elle soit religieuse et chorale (Te Deum de Lully et Charpentier par le Poème Harmonique)ou profane et concertante (concertos brandebourgeois de Bach par le concerto Köln, le plaisir étant doublé par l'occasion rarement offerte de les entendre tous dans un même concert),et, enfin, la combinaison acoustique et amplifiée du quatuor Kronos.
Mozart, Haydn, Brahms et Bach auront été les compositeurs les plus joués au cours de cette saison. Au théâtre de l'Hôtel de Ville, Résonances donnait aux trois premiers une longueur d'avance en plaçant son cycle de musique de chambre sous le signe de Salzbourg et Vienne avec les solistes de Salzbourg conduits avec fougue par Lavard Skou-Larsen, mais un heureux hasard nous offrit aussi au Volcan deux œuvres orchestrales de Brahms. Quant à Mozart et Haydn, ils étaient également au programme printanier des Découvertes, l'ensemble symphonique de la ville du Havre. Bach, joué au Volcan comme dit plus haut, reste le compositeur le plus prisé pour faire vibrer les voutes de la cathédrale Notre-Dame (passion selon St Jean par les chœurs et orchestre André Caplet, messe en fa et magnificat dans le cadre d'un partenariat entre le conservatoire Honegger du Havre et l'orchestre André Messager de Montivilliers).
Il fallait bien la capacité du grand Volcan pour accueillir le public nombreux venu applaudir Boris Berezovsky dans un programme varié, où le plaisir d'entendre des œuvres bien aimées de Chopin et de Rachmaninov le disputait à celui de découvrir des pièces moins connues de Richard Strauss et d'Edvard Grieg. Mais la modestie du Bastringue seyait aussi pour écouter Elisabeth Lecoq interpréter Chopin dans une intimité qu'aurait appréciée le compositeur.
C'est aussi une forme d'intimité avec le public du THV (malgré la taille de la salle) qu'a su créer Stéphane Goldet, musicologue bien connue des auditeurs de France Musique, entourée du violoniste Lavard Skou-Larsen, de la violoncelliste Liina Leijala et du pianiste Philippe Raskin, pour expliquer pourquoi Vienne est un cas unique dans l'histoire de la musique. Ce « libre parcours », fruit du partenariat renouvelé entre Résonances, maitresse d'œuvre, le conservatoire Honegger et notre association, a convaincu le public qu'il fallait

proposer une opération semblable la saison prochaine.
Notre agglomération ne dispose pas de salle appropriée pour l'opéra. A défaut, les amateurs de lyrique peuvent se consoler en assistant aux retransmissions en direct du Metropolitan Opera de New York au cinéma Gaumont. L'offre s'est enrichie cette saison grâce au cinéma le Studio qui a été choisi par l'opéra de Paris pour retransmettre six des opéras de sa saison. Ce mariage entre cinéma et opéra (captation et retransmission, mais aussi adaptation filmique) est d'ailleurs l'objet de la conférence d'Isidro Gomez au Studio ce 13 mai 2015. Il en avait été question aussi lors de notre grande conversation sur les nouvelles scènes le 17 mai 2014 dont l'un des invités était Benoit Petel, secrétaire général de l'opéra de Rouen. Justement pour les amateurs de lyrique qui ont besoin de la relation directe avec les chanteurs sur scène, l'opéra de Rouen, à une distance encore raisonnable du Havre, propose une programmation alléchante, solidement et ingénieusement composée autour d'un thème annuel, cette année les contes et légendes. Notre association, soucieuse de permettre à ses adhérents d'accéder à ce genre artistique, leur propose des places au tarif groupe et organise le covoiturage. En décembre, ce fut Hansel et Gretel d'Engelbert Humperdinck. Le 17 mai, c'est Lohengrin de Richard Wagner, l'excursion étant précédée la veille d'une présentation au musée d'art moderne André Malraux (MuMa) de cette oeuvre par Eric Douchin, professeur de philosophie grand amateur d'opéra.
Nous n'avons pas pu juger de la qualité d'Opéramania, production de l'opéra national de Russie en tournée mondiale, qui présentait le 10 février dernier aux Docks Océane, « les plus célèbres opéras et les « pas » des ballets classiques les plus représentés au monde accompagnés par un orchestre » (dixit l'affiche). Mais le programme très composite, les arguments tapageurs, le peu de précision sur les interprètes, les tarifs élevés, alors que l'acoustique et le confort des Docks se prêtent mieux aux spectacles à musique amplifiée et aux rencontres sportives, nous laissent sceptiques sur le rapport qualité/prix d'un tel spectacle.
S'ils souhaitaient un pot-pourri d'airs populaires, mais dans un rapport plus proche avec les chanteurs, les amateurs d'œuvres lyriques pouvaient venir le 21 mars au Petit théâtre du Havre : les Palétuviens et l'orchestre du conservatoire de Compiègne avaient monté une revue d'opérettes pour rendre hommage à Berjo et à sa compagnie Variétés. C'est aussi avec l'opérette, mais sous la forme de deux courtes œuvres de Jacques Offenbach, que la ville de Montivilliers avait choisi d'inaugurer la salle Michel Vallery, l'ancienne salle des fêtes reconstruite après l'incendie de 2011. Un quatuor de solides chanteurs et acteurs, mis en scène par Vincent Delaforge et entrainés au chant par Vincent Bénard (Seine en musique) se donnaient la réplique avec vivacité, accompagnés par l'orchestre André Messager de Montivilliers dirigé par Thierry Pélicant. Dommage que la soufflerie du chauffage soit si bruyante ! Décidément, il semble que le chauffage des salles de spectacle, même rénovées, pose problème, car celui du grand Volcan ne donne pas non plus satisfaction, car s'il est silencieux, il souffle du froid sur la scène ! Le public et les musiciens havrais n'auraient-ils de goût que pour une musique classique ayant au moins 150 ans d'âge ? Non, la vitalité de la musique classique s'est aussi exprimée au travers d'œuvres modernes : Honegger, Dutilleux, Ligeti au Volcan, le quatuor n°8 de Chostakovitch par le quatuor 3.XIII d'autant plus poignant qu'il fut joué dans l'espace intime de l'ARéCRé. Résonances nous révélait le bouleversant Viatore (2001) du letton Peteris Vasks. Chacun dans son répertoire, Connaissance de l'orgue et l'orchestre d'harmonie de la ville du Havre programmaient des œuvres de compositeurs actifs dans la seconde moitié du 20ème siècle ou encore vivants, jamais entendues au Havre. L'ensemble vocal Impressions créait même en avril dernier à l'église St Vincent, des œuvres de Tim Shell, Anthony Girard, Gérard Condé et Jean-Marie Gibellini, témoignages de la reconnaissance de ces compositeurs (venus au concert) pour l'excellence de cet ensemble.
Enfin le 14 juin à l'abbaye de Montivilliers, l'orchestre André Messager créera « 14 », fresque grandiose et émouvante de la grande guerre pour ténor, chœur d'enfants et orchestre sur un livret de Luis Porquet et une musique de Thierry Pélicant.
Parce que la musique est l'art par excellence qui permet d'entendre les passions de l'âme et du cœur et de provoquer les rencontres, abolissant ainsi siècles et frontières et nous rendant frères et sœurs de toute l'Humanité, nous plongerons fin juin dans les polyphonies médiévales grâce à la 10ème édition des Prieurales. Boccace nous y invite : venez, amants, à l'agréable fête ! (voir l'agenda sur notre site et prieurales.montaufray.com)

Eric Charnay

Coutances 2015, Festival Jazz sous les pommiers

Les pommiers swinguent toujours autant à Coutances en mai et une fois de plus on a battu la mesure au cœur du Cotentin !
On croise dans les rues des tas de gens chargés de drôles de bagages bien encombrants. Des contrebasses, des saxos, des trombones, des cors, des guitares qui s'installent pour le Festival de Jazz. Spectacles de rue de toutes sortes, amateurs, écoles de musique et bien sûr, professionnels de renom occupent les différentes scènes de la ville qui offre ses plus jolis décors aux musiciens : la Chapelle, la jolie place Saint Nicolas, la cour vieillotte de l'école Jean-Paul II, les splendides jardins et le Parc des Unelles et surtout le square de l'évêché où bat le cœur du Festival. Là, la scène ouverte à tous les amateurs accueille chaque jour des dizaines de formations de tous bords au pied de la Cathédrale majestueuse. Tout le monde passe ici, attiré par l'esprit guinguette de cette scène champêtre et par sa buvette, ses tables en bois et ses bancs sans chichi. On boit un verre entre deux spectacles, on casse la croûte (le pain au levain cuit dans son four et les saucisses grillent dans la rue voisine), on s'organise. Et on écoute les amateurs après avoir profité des spectacles de rue originaux proposés aux quatre coins de la ville.
Des Big Bands (Yvetot, Bayeux, Fougères…) succèdent aux écoles de musique du bocage normand et aux chorales, des amateurs éclairés enchantent le public (« Garage Jazz Band ») d'autres les amusent (« Jazz du lundi soir »). Des enfants attentifs jouent leurs partitions, intimidés, d'autres se lancent dans des solos étonnants avec assurance et cette variété est réjouissante. On sent à chaque fois l'enthousiasme qui les porte, l'énergie insufflée par le « chef » qui transmet sa fougue à sa troupe et au public. On est surpris par le nombre de formations qui défilent sur scène (45 mn pour faire ses preuves !) et par des talents naissants : une jeune guitariste fait vibrer ses cordes électriques avec brio, une belle envolée de trompette est applaudie chaleureusement, un solo de piano bien

senti séduit le public. Quel réconfort de voir ces musiciens de tous les âges, ces enfants se lancer dans la musique avec tant de plaisir. Si la Culture souffre parfois on peut dire qu'ici elle est bien vivante, partagée et transmise avec ferveur. Et avec joie ! Car le jazz rend heureux : le public bien sûr mais surtout les musiciens, les chanteurs qui rayonnent sur scène. « Les Marie-Jeanne » ont ainsi illuminé de leurs chants polyphoniques la cour pavée du Musée. Quel plaisir de voir virevolter leurs robes multicolores entraînées par les chants géorgiens, tziganes, bulgares sous les glycines en fleurs.
Evidemment les professionnels occupent des scènes plus traditionnelles et la billetterie tourne à plein régime. La plupart des concerts se jouent d'ailleurs à guichet fermé. Didier Lockwood a lancé les festivités et le public a pris d'assaut les spectacles jusqu'à la fin du Festival, jusqu'à ce que la voix enjôleuse de Diogo Nogueira nous emporte au Brésil accompagné par l'époustouflante mandoline d'Hamilton de Hollanda. La samba de « Bossa Negra » et ses accords veloutés au cœur du bocage, autant de trésors qu'on découvre comme ceux qui se cachent au détour des chemins creux du Cotentin… C'est tout le charme de ce joyeux Festival « Jazz sous les pommiers » !

Christine Baron Dejours, 29 mai 2015
(photo : les Marie-Jeanne)

"Les p'tits bateaux" aux Bains Douches par le collectif des Gibus

Les Gibus, en 2013, j'avais adoré. Voir pour mémoire sur le blog de Seinechronique (www.seinechronique.fr) mon texte « On est parti de rien »…En septembre, plusieurs comédiens de ce collectif ont dansé au Phare sur une chorégraphie de Christophe Ly. Et j'avais adoré aussi. Voir ma chronique « Faut-il garder les poupées en boîte ? »… Comme mon attente et mon plaisir étaient grands ce mardi en allant les revoir au théâtre des Bains-Douches pour leur nouveau spectacle : « Les p 'tits bateaux».
Ludovic Pacot-Grivel les a de nouveau accompagnés, et mis en scène cette année dans un registre a priori très différent (quoique…) : un montage de textes signés Pierre Desproges et, intercalés, des morceaux choisis de cette émission

sur France Inter, « les p'tits bateaux », justement, où des enfants posent des questions très sérieuses à des adultes qui tentent sérieusement de leur répondre…

La mise en scène est très sobre, une ligne de chaises, pour un face à face sans complaisance avec le public. Et la musique, qui ponctue chaque séquence.

Je me demandais bien comment ils allaient s'en sortir, de l'humour corrosif et provocateur de Desproges…Eh bien…ils s'en sont très bien tirés ! Et si eux ne riaient pas, toujours sérieux voire peu amènes avec nous, public sollicité, parfois interpellé, nous, nous avons bien ri. Des jeux de mots, des situations absurdes, des histoires surréalistes où les cintres nous veulent du mal, où un petit prince au regard doux se fait traiter de p'tit con par la blonde Vénus de Milo, où les portes, aussi, doivent être ouvertes…ou bleues.

Les comédiens s'amusent sans doute aussi beaucoup, mais leur sérieux ne faiblit pas et le contraste est forcément drôle. On sent entre eux, comme il y a deux ans, une grande cohésion, une forte solidarité, une attention aux autres sans faille, une concentration remarquable. Et s'ils sont pourtant, au bout du compte, « chacun tout seul »…c'est une belle leçon de savoir- vivre ensemble sur une scène qu'ils nous donnent, en nous offrant le meilleur d'eux-mêmes. Sans compter que les textes sont loin d'être simples à mémoriser, l'Ondine de Giraudoux sans quasiment respirer et sans s'emmêler les pinceaux, chapeau…

Une belle collaboration entre un metteur en scène, des soignants et des patients de Pierre Janet tous pareillement comédiens, pour un résultat de haute tenue où chacun semble avoir trouvé une juste place et des textes qui lui vont comme un gant.

Véronique Garrigou

Alors l'humour, oui, un registre qui va bien aux Gibus, du moins cet humour-là, décalé, anticonformiste, celui qu'on appelle noir, souvent, avec à l'horizon quelque chose de tendre et de désespéré. Oui, ça leur va bien.

Et quand ils se rapprochent de nous, quand ils se lèvent de leur chaise pour s'aligner au bord de la scène, dans une proximité forcément très grande car le théâtre est tout petit, c'est pour une de ces questions d'enfant auxquelles des adultes répondent, à la radio. Des adultes qui ont compris que les enfants posent toujours des questions sérieuses, qui touchent à l'essentiel : la vie, la mort, l'amour.. Et dans ces questions, qui sont celles que finalement tout le monde se pose, dans ces réponses aussi, j'ai retrouvé la belle humanité de mes Gibus de 2013.

Parce qu'on est tous d'accord n'est-ce pas : quand on dit je t'aime à quelqu'un et qu'il répond moi aussi, eh bien comme le dit un des comédiens, si touchant : C'est le paradis…On n'a besoin de rien de plus. Et chacun alors de nous tourner le dos pour un slow langoureux. Si chacun le danse seul, si chacun s'enlace le dos de ses propres mains, c'est peut-être triste, c'est peut-être lourd de solitude. Mais c'est peut-être aussi la beauté d'un rêve partagé, parce qu'on rêve tous, avouons-le, du grand amour réciproque.

Et si l'on rit à ce simulacre de slow, ultime clin d'œil à Desproges qui ne l'aurait pas renié, c'est parce que les Gibus le dansent très bien, avec humour, tendresse et une pointe de dérision. Il faut bien se consoler…

Bravo à eux ! Et au prochain rendez-vous…

OPERA

Gourmandise(s) !

Ce dimanche 14 décembre les rues de Rouen frémissaient joyeusement : tout le monde s'affairait, les fêtes approchaient ! Les guirlandes, les sapins, les manèges et le marché de Noël blotti au pied de la cathédrale majestueuse attiraient les passants heureux de profiter d'une belle journée ensoleillée pour faire leurs derniers achats.
On se bousculait aussi autour du Théâtre des Arts, on se hâtait vers les portes grandes ouvertes. Des parents, des familles, des enfants, beaucoup d'enfants de tous les âges : l'Opéra de Rouen donnait à 16H une représentation allégée d' *« Hansel et Gretel »* de Humperdinck, destinée aux enfants. La MCH avait organisé (1) une sortie pour ses adhérents et quelques invités, choisis comme l'an dernier dans des associations havraises.
Heureux grands-parents, nous allions partager avec l'un de nos petits-fils le plaisir d'un spectacle vivant particulier : sa première sortie à l' opéra…
Quelle surprise quand Charles a découvert la salle après avoir grimpé les escaliers et cherché le bon couloir! Il avait à ses pieds les balcons, le parterre, la fosse et la scène. Et une multitude de choses à observer : le public qui s'agitait dans tous les sens, les musiciens qui accordaient leurs instruments à qui mieux mieux, le plateau , les décors. Pour un petit garçon curieux il y avait de quoi s'amuser !
A l'heure dite les lumières se sont éteintes, le chef d'orchestre a fait jouer les premières notes et la musique a envahi la salle pleine à craquer qui s'est tue aussitôt.
Pendant plus d'une heure Charles va être absorbé par le spectacle sans jamais montrer un signe de lassitude. Il est comme nous tous, attentif aux voix qui se mêlent à la musique sous nos yeux. Inutile de lui lire les paroles qui défilent en surtitrage ou de lui résumer les tableaux commentés dans le programme. Il préfère se laisser porter et la magie du chant opère. D'autant plus que régulièrement la salle se rallume et le chef se tourne vers nous pour diriger les enfants qui entonnent à l'unisson les chœurs du spectacle. Et tous alors nous sommes touchés par la vague d'émotion soulevée par ces voix qui nous enveloppent et montent vers nous. Charles qui adore chanter écarquille les yeux, surpris, et se glisse à son tour dans les refrains entraînants le sourire aux lèvres. Nous aussi, mais l'émotion nous fait parfois dérailler un peu…
A la fin, la salle applaudit à tout rompre et c'est un régal d'entendre toutes ces petites mains qui claquent, ravies, et Charles n'est pas le dernier !
Le foyer est bientôt envahi par une foule joyeuse pressée de retrouver les gourmandises qui ont failli perdre Hansel et Gretel : de superbes sucettes de toutes les couleurs ! La réplique de celles qui animaient le décor. C'est rigolo et tout à fait inédit de voir ce foyer transformé en confiserie géante!
Quelle belle découverte cet opéra participatif ! Nous, les adultes qui sommes si attachés à l'accès pour le plus grand nombre aux bonheurs de la culture nous sortons du spectacle réjouis d'avoir vu autant de jeunes enfants occuper une salle d'opéra. Tout a été fait ce jour-là (2) pour qu'ils y trouvent leur place: l'Opéra de Rouen diffuse les textes et les partitions pour que les écoles ou les familles s'y préparent à l'avance et, le jour du spectacle, les voix des enfants sont mises à l'honneur dans un lieu prestigieux, accompagnées de musiciens confirmés.
Charles ne s'y est pas trompé : il a adoré ! Nous aussi. On s'est régalé. Ah le beau dimanche… !

Christine Baron-Dejours

Pourquoi monter un *Lohengrin* aujourd'hui ?

En 1891 le Théâtre des Arts de Rouen a proposé 26 représentations de l'opéra en 3 actes *Lohengrin* de Wagner, grand succès après son échec à Paris en 1887.
Auditeurs d'Eric Douchin insistant dans sa présentation, la veille au musée Malraux, sur le leitmotiv du Graal que nous pourrons suivre tout au long de l'œuvre, plusieurs adhérents de notre association MCH l'ont vu dimanche 17 mai 2015 à 15h, sous la baguette de Rudolf Pielmayer, dans une mise en scène de Carlos Wagner.
Dans un pays sur le pied de guerre, un mystérieux chevalier vient défendre une héritière du trône, Elsa, injustement accusée, devant le roi Henri, du

meurtre de son frère Godefroi par un couple arriviste Frédéric et Ortrud. Elsa, épouse de son sauveur, ne doit pas l'interroger sur son identité, sous peine de le perdre.

Après le Prélude - 75 mesures : « une sorte de formule magique », écrit Liszt, émerveillé - le lever de rideau révèle le décor, décevant pour certains spectateurs.
Une bibliothèque, un tribunal, un parlement ? Des gradins, de vieilles machines à écrire, des étagères, des boites débordant de dossiers. Des « secrétaires », uniformes et passablement agités parfois, à lancer leurs feuilles à tout va ! Pouvant se transformer en soldats aussi bien. Dans un pays en guerre. Des couleurs en beige, brun, vert de gris…
L'étonnement nait de l'apparition lumineuse de Lohengrin tout vêtu de blanc, au costume d'un autre temps. Le ténor russe Viktor Antipenko révèle assurance guerrière et onctuosité : de quoi séduire ! Lohengrin est-il un chevalier sorti d'un autre monde, un Messie ? Un « Avenger » de comic ?
Elsa elle-même, Barbara Haveman, sera presque du début à la fin couverte d'un manteau (d'homme ?) informe, trop grand pour elle, dotée parfois d'un comportement enfantin. C'est dire que nous sommes loin de la « geste arthurienne ». Sa voix de soprano semble dans la première partie manquer de corps, jusqu'à ce qu'elle pose la question fatale à son époux.
Le personnage d'Ortrud vindicative et avide, joué sans concessions par la soprane Janice Baird, pose le problème de la guerre des dieux : Wotan contre Dieu. Elle chante avec force la réussite de sa vengeance avant sa mise à mort sans autre forme de procès au dernier acte,
Lohengrin, fils de Parsifal, s'éloigne vaincu, le manteau blanc taché du sang de Frédéric, alors que le cygne, le futur roi Godefroi, est bien faible dans les bras de sa sœur Elsa.

Le thème du serment qui lie et tue et de l'interdit, est cher à Wagner. Plusieurs mythes sont évoqués. Eric Douchin cite Sémélé transgressant l'interdit, foudroyée par la gloire de Zeus que nul ne peut regarder en face. Il pense aussi à la chute dans la Genèse autour de l'arbre de la connaissance dans l'Eden. Nous pensons à Barbe bleue. C'est le merveilleux qui se joue des logiques dans ce monde aux apparences d'ordre.

Lohengrin est un être qui, d'emblée, n'a pas sa place dans ce monde. Certains voient dans la mise en scène une allusion au nazisme ou un ordre totalitaire. Un monde bureaucratique sans aucun doute. La grâce ne peut y advenir, malgré la forte envie générale d'y croire. Ni un sauveur messianique venu de loin : l'illusion, même récurrente, est trompeuse.
Nous croyons reconnaitre le thème de l'amour dit « absolu », inconditionnel, sans doutes ni questions, alors que chaque amant recèle une part de mystère irréductible.

Et l'art ? Wagner lui-même donne des indications sur son héros : « *Je mets le doigt ici sur l'aspect principal du tragique dans la situation de l'artiste véritable face à la vie du présent, la même situation à laquelle j'ai donné sa forme artistique avec le sujet de Lohengrin : le désir le plus contraignant et le plus naturel de cet artiste est d'être accepté et compris sans réserve par le sentiment ; et l'impossibilité – provoquée par la situation de l'art dans la vie moderne – de rencontrer ce sentiment sans préjugé ni doutes »*…Au temps de la bourgeoisie du XIXème siècle, les Romantiques affirment que l'artiste est « maudit ». Et aujourd'hui dans nos sociétés, quelle est sa place ?

C'est dire que nous avons été emportés dans les 4 heures du spectacle par la pluralité des lectures de cet opéra, suscitée par le livret rédigé par Wagner lui-même et la mise en scène. Reconnaissons aux solistes, au chœur Accentus, à l'orchestre et à son chef, l'art de nous transporter dans cet imaginaire wagnérien et surtout de nous offrir la découverte d'un moment de musique extraordinaire !

Isabelle Royer

AILLEURS…

« La petite fée sans chichis » !

On ne voulait pas rater ça : le 13 novembre, Lola Lafon revenait au Havre pour lire son dernier roman (« La petite communiste qui ne souriait jamais »). Il n'était pas question de la louper. Son intervention le 16 mai dernier à l'IUT du Havre, lors du festival « Terres de paroles » avait marqué par son originalité et son aplomb. Avec un grand sourire et d'une voix douce, mais ferme, elle avait revendiqué la fidélité à l'esprit de l'œuvre lue à voix haute plutôt que le respect absolu du texte. Et défendu la nécessaire mélodie des mots, des phrases, de leur rythme propre qu'elle mettait d'ailleurs en musique. Un brin rebelle elle nous avait étonnés mais réjouis aussi car on était loin des exercices scolaires de lecture notés autrefois par des maîtres exigeants. Le débat un peu trop sérieux avait pris un coup d'air frais et son sourire d'ange rock en roll avait fait twister la salle… Du coup on avait voulu l'écouter à nouveau au Festival d'Avignon à la table ronde consacrée au corps où elle devait présenter son spectacle (1). Horaire modifié, spectacle complet… c'était raté !

Alors, pour son retour au Havre on était prêts à attendre l'ouverture des grilles sous la pluie !

Le Magic Mirrors. L'endroit idéal pour évoquer la Roumanie: l'ambiance un peu tzigane, les miroirs, le velours rouge, le bar, les instruments de musique sur scène… C'était parfait !

Pendant 1 H 30 Lola Lafon se lance avec grâce dans un spectacle hors norme. Une lecture ? Plutôt une mise en scène de son roman.

Elle enchaîne la lecture des passages clés de la carrière époustouflante de la jeune gymnaste, Nadia Comaneci, prodige inégalée des années 70 qui avait fait boguer les ordinateurs de notations ! 10/10, on n'avait jamais vu ça ! Même à Montréal. Quelle panique ! (« La Roumaine a-t-elle –ou quelqu'un de l'équipe- eu accès aux ordinateurs ? Aurait-elle avalé des produits qui, peut-être, troubleraient le système ? Vous avez perdu la tête mon gars… » p.15) .

La lectrice joue avec son public, avec son propre texte. Elle mime avec grâce les silences étonnés de la petite Nadia pour qui tout ce qui entoure ses prouesses sportives s'apparente à un cirque qui la dépasse. Elle glisse par des pauses discrètes, des silences subtils, les doutes de la jeune roumaine sur la supériorité supposée de la vie à l'Ouest. Et les siens aussi. Elle change de ton sur un mot et redonne à son texte toutes les nuances de son écriture, tout leur éclat qu'on lisse parfois à la lecture. (« En 1989, ils ont donné leur vie pour notre liberté. Ce fut leur cadeau de Noël. Où est-ce cadeau ? Qu'avons-nous fait de cette liberté ?... » p. 253).

La musique assure la transition entre chaque extrait. Olivier Lambert et Julien Rieu, ses deux comparses, accompagnent Lola dans ce qui devient un concert-lecture sur tous les tons. Des balades en français, en roumain, en bulgare ; des morceaux très rock où Lola s'empare de sa guitare. On est interloqués ! Quel talent ! On connaissait depuis « De ça je me console » son goût pour la danse. Voila ce qui explique ce soir la grâce de ses déplacements sur scène. Son goût du rythme aussi. La puissance de ses mots, de la liberté qu'elle revendique. La force avec laquelle elle nous en persuade. Nadia, « la petite fée sans chichis ». Ou Lola ?...

Christine Baron-Dejours

(1)Le spectacle « Irrévérences » devrait être repris en 2015. A suivre…

« Quand on lit, on fait tout de même un peu plus que lire » Isabelle Huppert

On se souvient de notre mère nous lisant des histoires. Les lectures à voix haute ravivent ce plaisir de l'enfance et les seuls bénéfices économiques n'expliquent pas leur succès.

L'exercice est moins facile qu'il n'y parait. Avoir le texte en bouche, proférer la parole, éclairer le texte, servir ou non la littérature, voici les conditions du plaisir du spectateur.

Cette année encore, le Festival *Le goût des autres* nous a offert quelques rencontres-lectures. Pourtant après les attentats du mois de janvier contre Charlie et l'Hyper Cacher, le thème choisi cette année, l'humour, s'avérait déplacé. Heureusement l'écrivain Jonathan Coe a très simplement trouvé des mots introductifs pour légitimer son goût et sa croyance « naïve » dans la valeur du rire, des rires.

Le choix de la lecture de Desproges « *Chroniques de la haine ordinaire* » était étonnamment pertinent. Les « *Chroniques* » étaient lues alternativement par les humoristes et comédiens, François Rollin et Redouanne Harjane.

Et comme nous avons ri ! Aujourd'hui encore, les aphorismes de Desproges n'ont perdu ni leur actualité, ni leur intelligence, ni leur force comique.
Dans son *Réquisitoire du Tribunal des Flagrants délires, contre Jean-Marie Le Pen*, on se souvient de sa tirade : « Premièrement, peut-on rire de tout ? Deuxièmement, peut-on rire avec tout le monde ? À la première question, je répondrai oui sans hésiter (…)
S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire, sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout.»
On s'y aperçoit que la langue de Desproges est travaillée, son vocabulaire parfois savant, sa phrase longue, sa syntaxe complexe. C'est le contraste entre son style et sa décontraction, son naturel sur scène qui suscite aussi le rire !
C'est dire que lire un texte de Desproges ne s'improvise pas.
Rédouanne Harjane, lecteur médiatique, s'y est cassé les dents : découverte en direct du texte, méconnaissance de la ponctuation, dramatisation non seulement superflue mais préjudiciable…Les mots et les phrases perdaient leur sens, ce qu'un travail préalable aurait évité.
Quand Christine Labourdette lit des extraits évoquant l'esclavage et les abolitions à la médiathèque d'Honfleur, le 31 janvier, nous sommes frappés par son choix de textes originaux, peu entendus, et une impression de naturel qui traduit sa familiarité avec eux, née d'une préparation assidue.
Même si face à nous se dresse un comédien, ce n'est pas du théâtre. Sa posture, ses regards, le livre ou les feuilles qu'il tient à la main ou lit sur un pupitre, un micro parfois, créent un rapport inédit. Contrairement à la scène de théâtre, il n'y a pas de 4ème mur. « J'aime bien aller de la lecture à l'adresse, explique Isabelle Huppert : c'est dans ce va-et-vient que se déploie l'art de la lecture. Dès que le regard se pose sur quelqu'un, on peut créer de l'imaginaire, du drame à l'infini. »
Proférer, c'est littéralement, porter (sa voix) en avant de soi.
Denis Lavant a marqué nos mémoires d'un cri quand il a lu en 2013, au Festival *Le goût des autres*, le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, le *Code noir*, des lettres de négociants havrais. On lui sait gré d'avoir imprimé ces textes forts dans nos souvenirs. L'intensité, la puissance de sa voix, ses nuances, ses modulations ont donné vie aux textes. Le lecteur est un passeur, de mots, d'émotions, d'intelligence…
En fait, on ne peut pas s'improviser lecteur : lire à voix haute suppose d'abord une lecture silencieuse compréhensive.
Agnès Desarthe témoigne : *« Quand Gérard Desarthe lit mes nouvelles, j'ai l'impression qu'il éclaire le texte de l'intérieur. Il en a une compréhension si fine que l'effet produit est celui d'une loupe, très légère. »*

Isabelle Royer

Henry VI de Shakespeare
Mise en scène de Thomas Jolly

On avait entendu parler de ce spectacle de 18 heures, créé en juillet dernier à la Fabrica pendant le Festival d'Avignon 2014.
On avait lu ensuite les éloges que celui-ci avait déclenché dans les pages Culture des journaux de l'été; et on s'était dit « pas grave j'ai une séance de rattrapage puisque le spectacle sera accueilli au Théâtre des Arts à Rouen en juin 2015 »
Mais là patatra! dès octobre, plus une place, le spectacle affiche complet ! Mince, si le public se précipite pour aller voir un spectacle de 18H, c'est qu'il doit se passer quelque chose...
J'ai donc fait le siège de la billetterie de l'Odéon pour essayer de voir une des représentations parisiennes qui cette fois-ci se déroule en 2 fois 9 heures; mais 9 heures de suite quand même!
Et oh bonheur! un désistement me permet d'accomplir mon désir et d'obtenir le précieux sésame.

Me voilà donc installée le samedi 16 mai à 14H dans la salle des Ateliers Berthier, fruits secs et bouteille d'eau dans le sac, pour attaquer ce marathon de théâtre, entourée de spectateurs assez dubitatifs mais partants « on verra bien, il y a 3 entractes, je pourrai toujours partir si j'en ai assez ».
Alors que vous dire, sinon que dès le début on est emmené par l'énergie collective et l'engagement de cette troupe d'acteurs, dont plusieurs rouennais, compagnons de route de Thomas Jolly, jeune artiste de la scène surdoué de 33ans. Qui ne m'était pas inconnu d'ailleurs, ayant vu son « Arlequin poli par

l'amour » de Marivaux en 2007 au Théâtre des Bains-Douches du Havre, déjà remarquable.
L'aventure de Henry VI, longue épopée de la trilogie shakespearienne relatant les 50 années du règne de ce malheureux roi, est racontée avec un enthousiasme communicatif par ce magnifique groupe d'acteurs, endossant à tour de rôle grands et petits rôles, sautant, grimpant, s'adressant au public frontalement souvent, frôlant la caricature parfois, osant l'humour et le décalage, est pour moi une aventure humaine de partage théâtral telle qu'on n'en avait pas connue depuis longtemps.
L'envergure de l'entreprise obligeant les acteurs et les techniciens à changer le dispositif scénique fréquemment, puisque l'histoire se déroule en Angleterre et en France, et dans des villes différentes, le metteur en scène a ajouté un très beau personnage de Rhapsode qui, dès le récit interrompu, vient nous parler en avant-scène, rideau fermé. Ce personnage dont le texte a été écrit par la comédienne qui joue le rôle, devient notre guide et notre fil conducteur dans ce foisonnement d'évènements et de personnages, ironisant avec gentillesse sur notre fatigue et notre lassitude possible, si bien que que ses interventions sont attendues avec un tel bonheur que des applaudissements ponctuent chacune de ses apparitions...
Sa présence, espiègle et chaleureuse à la fois, crée de véritables respirations dans la somme impressionnante des scènes jouées, à tel point que le temps passé au théâtre devient un temps partagé avec plaisir, et non seulement avec la troupe d'acteurs, mais aussi avec les autres spectateurs.
Car dès le premier entracte, une connivence s'établit entre les uns et les autres; au 3°entracte, on se reconnaît, on esquisse un sourire avec ses voisins, on amorce la discussion sur tel ou tel passage du spectacle, sur le parti-pris du metteur en scène, qui ne plait pas à tous d'ailleurs; et à la fin du deuxième jour, on a la vague impression de quitter sinon des amis, du moins des connaissances...
Et cela pour moi, c'est beau car c'est aussi la fonction du théâtre, de fabriquer de la communauté, du vivre-ensemble.
MAIS, cela ne suffirait pas, et il y a avant tout, bien sûr, l'intelligence de ce spectacle qui fait de ces drames historiques de jeunesse de Shakespeare, réputés un peu lourdauds, une lecture vivante et limpide de l'Histoire avec son lot de violences, d'injustices, de trahisons, de guerres, d'innocence massacrée, de transgression mortifère, d'instabilité périlleuse, de lutte fratricide pour le Pouvoir, une histoire passionnante parlant d'hier, mais aussi d'aujourd'hui.
Et si le constat désespérant pourrait plomber le message, l'énergie physique des acteurs et leur engagement rare sur le plateau ramènent de la positivité et de la jubilation au milieu du désastre...

Les jeunes spectateurs dans la salle, en grand nombre, ne s'y trompent pas et applaudissent à tout rompre aux derniers saluts, qui, fait rare au théâtre, associent à l'équipe artistique l'équipe technique du spectacle, présente sur scène.
Je regrette évidemment que le Volcan-Scène Nationale du Havre n'ait pas été en capacité d'accueillir ce spectacle, qui, à coup sûr, fera date dans l'histoire de la mise en scène en France, privant les havrais d'une aventure artistique hors du commun.
Mais, Thomas Jolly, notre voisin normand, monte la saison prochaine Richard III (4 heures seulement!) pour clore le grand cycle shakespearien sur cette période de l'histoire de l'Angleterre, avec lui-même dans le rôle-titre... une session de rattrapage??
Voici, pour finir, le très beau texte que Thomas JOLLY inscrit dans le programme, en exergue du spectacle:
« Voici les mots de Richard II quand, contraint par la force, il doit remettre sa couronne à Bolingbroke qui lui succèdera sous le nom d'Henry IV:
« Sachant pourtant que mon maître, Dieu tout-puissant
Dans ses nuages rassemble en mon nom
Des armées de fléaux et qu'elles frapperont
Vos enfants encore à naître et même encore à concevoir.»

Et ces enfants, c'est nous.
Nous. Qui arrivons maintenant. Qui sommes arrivés il y a peu. Nous qui, comme ces personnages, tâchons de trouver une place dans le royaume, le découvrir et faire avec ce qu'on en a fait et ce qu'on continue d'en faire, avec ce qu'il en reste.
Nous qui ne voulons pas pleurer un passé soi-disant plus brillant, et qui crions notre désir de bousculer un présent, de le croire plus grand, moins lâche, moins injuste et plus libre.
Notre royaume en péril nous accable et nous avons choisi de ne pas le subir.
.....
Henry est cet enfant qui a raison des adultes.
Henry est l'intelligence qui devra triompher de la bêtise.
Henry est la lumière qui devra résorber l'ombre.
Henry est l'audace qui devra combattre le découragement.
Henry est la beauté qui devra terrasser la laideur. »

Christine Labourdette, comédienne

***Peter et Alice*, au théâtre Duceppe (Montréal) le 20 septembre 2014**

Pour ma part, j'ai beaucoup aimé ce spectacle. J'applaudis la performance des acteurs qui incarnent deux être détruits par la vie (ils ont tous les deux perdu des enfants à la guerre, connu la pauvreté, Peter a perdu ses parents jeunes et ensuite l'un de ses frères). Leur vie n'a pas été simple d'autant que pendant longtemps on les a rattachés à une petite fille en jupe bleue, naïve et innocente, et à un garçon qui ne voulait pas grandir. Durant 1h50, j'ai eu l'impression d'être devant Alice et Peter (aussi bien les personnages des romans que les deux enfants/adultes qui les ont inspirés). C'est une histoire très triste avec une force réelle et beaucoup de réflexion. Jusqu'où peuvent aller des auteurs sans détruire la vie de leurs muses ? Doit-on rattacher une muse au personnage et l'enfermer dedans ? De qui se souvient-on ? Du personnage ? De la muse ? Qui est le plus réel ?
Plein de questions durant toute la pièce seront posées et c'est au spectateur de leur trouver une réponse qui lui convienne.

De nombreux dialogues tournent sur l'enfance, la peur de grandir, celle de mourir, le changement, et le besoin quasiment vital de croire en la magie afin de pouvoir continuer à avancer et de pouvoir accepter le temps qui passe. C'est aussi une part importante de cette réflexion qui nous fait prendre conscience que nous avons tous au fond de nous un peu d'Alice au pays des merveilles et de Peter Pan.

La mise en scène est également très bien pensée. Les bibliothèques et les portes vitrés nous renvoient constamment le reflet d'Alice et de Peter, ces deux personnes ayant passé leurs vies reflétées dans le regard des autres. Pourtant, ils n'atteindront jamais l'idéal qu'ont atteint leurs deux personnages.
Flora Fiszlewicz

Chaque acteur de cette pièce, à commencer par Béatrice Picard (Alice) et Carl Poliquin (Peter), ceux qui incarnent Lewis Carroll (Jean-Guy Viau) et James Barrie (Félix Beaulieu-Duchesneau) soit les deux auteurs, ont un jeu incroyable qui nous fait penser que finalement le pays imaginaire et le pays des merveilles seraient deux endroits dans lesquels ils feraient bon vivre. De plus, les deux personnages mythiques interprétés par Marie-Eve Milot et Sébastien René ont une force incroyable et des étoiles dans les yeux qui nous ramènent à notre propre enfance et à toutes les histoires que l'on s'inventait.

C'est là toute l'ironie de cette histoire, qui finalement, nous fait penser qu'Alice et Peter sont plus intéressants, vivants que leurs homonymes qui ont vécu comme ils pouvaient, bloqués dans des rôles d'enfants qu'ils ne pouvaient garder toute leur vie.

Alice et Peter continueront d'émerveiller des enfants pour nombre de générations. Espérons que leur muses connaitront eux aussi leur part du succès.

Alice et Peter, une magnifique histoire qui bien qu'elle nous rappelle tout le regret de ne plus être un enfant, et de ne plus être dans l'imaginaire et la magie, nous montre aussi que le temps passera quoi qu'il arrive et que nous devons profiter de chaque instant.

Pour plus d'informations, le site du théâtre Duceppe est très bien fourni : http://duceppe.com/piece/peter-alice#resume-piece

***Cendrillon* de Joël Pommerat, par le Théâtre de l'Impossible**

Isabelle :
Sur le moment je n'ai pas été séduite par cette pièce, bien que distrayante. Je connais, comme tout le monde, le conte originel, sa noirceur et sa cruauté. Ici, la désinvolture du texte et des personnages me choque. La marâtre, atteinte de jeunisme, n'est guère féroce, le père invisible dans le conte, fume et fuit ses responsabilités, Cendrillon elle-même est une pauvre petite fille obsédée ; la fée pleine de bonne volonté rate ses tours (qu'elle joue bien cette comédienne !)…Ne parlons pas du prince qui attend le retour de sa mère et offre sa « jolie » chaussure. Bref la profondeur du conte ? Je ne m'y retrouve pas !

Sylvette :
J'adore la scène de bal ! Elle était le clou du conte : ici on ne voit rien ! Il s'agit d'une boîte de nuit, le « Palace », avec ses videurs et la musique qui s'échappe quand on ouvre les portes…Et la famille costumée en 17ème siècle, selon ses a priori sur les fêtes de la cour ! D'un moment clé, moment « de passage » pour les deux jeunes héros, Jean-Baptiste Lemarchand fait une scène ratée : la rencontre est furtive devant la porte, ils ont peur de se retrouver. En plus, le bal ici, devient une évocation de l'angoisse de se montrer, de se sentir inférieur : c'est un problème de classes sociales, comme dans le film *Sabrina* De Billy Wilder, en 1954, avec Audrey Hepburn.
Isabelle :
Oui mais l'inconscient ? L'archaïsme du conte ? Ici on voit de la psychologie : Cendrier (!) se sent coupable de la mort de sa mère et frotte, lave, nettoie du sol au plafond, de la cuisine aux sanitaires, avec une frénésie toute névrotique. Le père se réfugie près de sa fille (!). La marâtre croit qu'elle a séduit le prince… Tout est démonté, montré !! Le conte, lui, suggère…Et il ne craint pas de montrer des êtres malfaisants, paraissant tout puissants. C'est avec ceux-là que l'enfant apprend à se débrouiller !

Sylvette :
Ce n'est pas mal vu quand même !
Remarque que la pièce joue avec les codes du conte. Elle parle aux adolescents, leurs réactions dans la salle le prouvent ! Ce père absent, qui n'ose tenir tête à sa « fiancée ». Ces filles coquettes et infantiles. Cette mère jalouse… Cette Cendrillon qui ne peut surmonter le choc de la mort de sa mère. Le roi qui refuse d'avouer celle de la reine à son fils. Regarde comme le prince, avec son pantacourt, pas débrouillard du tout, est Tintin ! Finalement les contes sont faits pour être transformés…Joël Pommerat voulait faire une pièce sur le deuil et la mort.
Isabelle :
En fait la pièce dégonfle des baudruches, montre le ridicule d'adultes ou de pairs, qui étaient féroces et effrayants ? Ces personnages proposent des images plus ou moins connues aux adolescents d'aujourd'hui et leur offrent des armes …D'ailleurs, le prince et Cendrillon ne se marient pas à la fin : c'est familier !
Sylvette :
Plus encore : Joël Pommerat et le théâtre de l'Impossible avec ses comédiens amateurs, jouent avec les codes du théâtre ! Deux narratrices racontent l'histoire, le décor (c'est-à-dire la maison) est transparent, le bal est invisible, les personnages principaux ne sont ni beaux ni habiles. Pas de magie ni celle de la fée, maladroite, ni celle du théâtre …
Finalement ce nouveau regard porté sur un texte traditionnel attire un public mélangé, heureux d'être là. Pourquoi ? Je crois que c'est parce qu'on connait tous le conte justement. Cette connivence, ces bases communes permettent l'accès de tous au théâtre. C'est peut-être ça, l'éducation populaire !

Isabelle Royer et Sylvette Bonnamour

Renards !

Une fois encore, le théâtre de la Manicle nous ouvre les portes d'un autre monde, propice à émerveiller les enfants, là où les renards tricotent, jonglent avec des oeufs, jouent de l'ocarina et font de la peinture. Alors laissez-vous prendre par le charme de la lanterne magique et vous vous retrouverez à gambader dans la forêt une nuit de pleine lune avec une bande de renards espiègles. Mais une détonation met fin à cette ronde et deux ombres furtives au long museau nous entrainent jusque dans la quiétude de leur confortable tanière, baignée d'une douce lumière orangée. Cependant un drame va s'y jouer : au moment de se dévêtir, la renarde se rend compte qu'elle n'a plus sa queue. Comment rester renarde sans cet attribut ? S'en suivent alors, rythmées par des intermèdes à l'ocarina ou aux appeaux stridents, des saynètes sans paroles souvent cocasses, au cours desquelles le couple de renards va essayer de rendre à la renarde son panache perdu. Y arriveront-ils ? Le couple lui-même résistera-t-il à cette épreuve qui enlaidit et handicape le partenaire féminin ? Pour le savoir, allez voir ce spectacle ou prenez le temps d'apprivoiser un couple de renards ! (Coproduction Théâtre de la Manicle/Satellite Brindeau et Poisson Pirate Production)

Françoise et Eric Charnay

EXPOSITIONS

Nicolas de Staël
Lumières du Nord, lumières du Sud.
Exposition au MuMa, Musée André Malraux, Le Havre

Depuis le 5 juin, un nombre grandissant de visiteurs a franchi la passerelle du musée. C'est l'expression éclatante de l'intérêt porté à un peintre dont la plupart des toiles qui sont présentées aujourd'hui, ne l'avaient encore jamais été. C'est aussi la manifestation d'une attente à laquelle le MuMa a magnifiquement répondu, en prolongeant ce que la donation Senn-Fould lui avait remis en 2009, un étonnant tableau où la nervosité du geste s'oppose à des couleurs tendres et éblouissantes : Paysage, Antibes, 1955.

Avant même de pénétrer dans l'exposition, à travers les vitres du musée, on aperçoit le portrait d'un géant. C'est la photographie surdimensionnée de Nicolas de Staël, dans son atelier, en 1954, par Denise Colomb. Ce choix qui pourrait sembler écrasant pour le public, est la meilleure introduction à ce que l'on va découvrir. Les toiles sont incarnées. On ne peut, à les regarder, oublier l'homme qui a travaillé devant ces paysages, y a vécu, a transformé le monde en le faisant sien.

L'exposition présente la création du peintre au cours des trois dernières années de sa vie. Or, cette période marque un tournant dans sa pratique, particulièrement à partir de 1954. Aux aplats d'épais pigments, aux couches de couleurs dont la pâte révélait une sorte de violence maîtrisée, se substitue une peinture diluée qui s'étire sur la toile et suggère contemplation et retenue. A la sensation d'intense énergie qu'inspirent les toiles précédentes, succède celle d'un temps ralenti, presque arrêté. Cette fluidité ouvre sur quelque chose d'une douceur ou d'une douleur qui émeut. Nicolas de Staël n'appartenait à aucune école et son art, dans cette liberté, contenait tous les possibles. Cette exposition ne propose pas seulement une oeuvre forte et saisissante mais laisse entrevoir une émotion inconnue, au-delà de la beauté. Elle nous rend témoins d'une aspiration et d'une mutation qui restera mystérieuse.

Le 16 mars 1955, Nicolas de Staël disparaissait. Aujourd'hui devant les ultimes travaux du peintre, le visiteur pourrait penser qu'il assiste à une fin, ce qui en art n'existe pas.

Catherine Désormière.

Théâtres en utopie - Un parcours d'architectures visionnaires

L'exposition présente environ 80 projets de théâtre - maquettes, dessins,textes, vidéos d'entretiens - proposés à partir de parcours thématiques, dans lesquels sont regroupés des projets de théâtres utopiques, imaginés de l'Antiquité à nos jours. Sa scénographie permet de faire un parcours au milieu des avant-gardes architecturales et propose une réflexion sur la relation entre architecture, théâtre et utopie.

A se promener dans cette immense salle du Lieu unique à Nantes, d'une maquette à l'autre, on se prend à rêver d'une société où le théâtre serait roi. Quel théâtre ?

Des architectes ont pensé des monuments utopiques tout au long de l'histoire : « de l'Antiquité (Vitruve) à la Révolution (Dumont, Patte), du 19e siècle industrieux (Semper, MacKaye) aux avant-gardes expressionnistes en passant par les constructivistes (Meyerhold, Barchin), les futuristes (Vietti, Ciocca) et le Bauhaus (Gropius), des années d'après-guerre (Polieri, Schöffer) jusqu'aux tendances spectaculaires les plus récentes (Nouvel, Starck) ».

Aucun projet n'a vu le jour. Il a éclairé l'imaginaire de leurs créateurs et aujourd'hui, grâce au travail des étudiants de l'ENS d'Architecture Paris-Malaquais, nous pouvons en découvrir les maquettes. C'est « l*e beau pari qui sous-tend l'exposition Théâtres en utopie, réalisée par Yann Rocher (commissaire) et Xavier Dousson (scénographe) ».*

On pense à quelques projets réalisés, audacieux comme le Volcan au Havre, conçu par Oscar Niemeyer. On comprend qu'il s'agit de rendre hommage à une conception de la culture, notamment théâtrale, comme centrale.
Dessinés pour réunir artistes et spectateurs, ces bâtiments semblent vouloir accueillir des scènes en majesté. Visibles de loin, ils joueraient un rôle essentiel dans des villes magnifiées. Est-ce honorer le théâtre ? L'artiste ? Le dramaturge ? Le public ?
Spectaculaires comme une mise en scène, grands comme un comédien sur scène ou comme un spectateur ébloui, ces théâtres semblent renvoyer au sacré. Et c'est bien ainsi parfois que nous vivons les arts de la scène : dans une élévation de soi, une joie et une communion qui en font des expériences mémorables.
Pourtant un sentiment de malaise naît au fil de la promenade. Ces architectures théâtrales paraissent vouloir édifier les nouveaux temples, les nouvelles églises de nos sociétés modernes. Elles ont un aspect monumental, clos sur elles-mêmes, fermé.
On ne peut s'empêcher de penser à des éblouissements nés dans les rues d'Aurillac, sous un chapiteau ou sur la place d'Avignon. Des lieux improbables où se nouent, par la grâce de quelques acteurs et du regard nécessaire des spectateurs, des relations multiples.
Le théâtre est une « expérience du vivant » dit Aurélien Bory. Il est dans la relation charnelle entre l'artiste et le spectateur.
S'il a besoin d'un édifice, symbolisant la valeur que notre société lui accorde, c'est d'un lieu ouvert, accueillant. Car franchir des portes est difficile pour beaucoup : on ne sait pas d'avance qu'il s'agit d'un rendez-vous d'amour. Le cœur des arts de la scène est cette rencontre.
La favoriser est peut-être une utopie.

Isabelle Royer

Géométries aléatoires.

Du 8 février au 29 mars 2014, au Carré du THV, a eu lieu l'exposition de Gildas Bourdet, Havrais, metteur en scène et dramaturge. Il était présent à l'inauguration de son exposition, il a rencontré le cercle de ses amis puis est reparti.

Gildas Bourdet se destinait à la peinture, très vite le théâtre l'a avalé.
Ainsi, il était parti du Havre il y a 40 ans, "La Salamandre" sous le bras, il est revenu avec des tableaux. Il était parti metteur en scène et chef de troupe, il est revenu peintre et maître de son oeuvre. Le théâtre l'a rendu. A voir son exposition, on comprend que peintre il l'a toujours été et toujours resté, en secret. Certes, on aurait pu le deviner à voir les décors qu'il a réalisés, mais ici, en pénétrant dans le Carré du THV, le lien entre la scène et la toile restait mystérieux.

Gildas Bourdet a eu une carrière absorbante, bouillonnante, toute dédiée aux plateaux. Or, peut-on penser qu'un homme se détache de ce qui a fait l'essentiel de sa vie, sans que subsiste la marque d'un souci qui fut constant, celui de démêler les arcanes d'un texte et d'entrer dans le fil des mots, d'en retourner le sens, le suivre, le diviser, en détisser toutes les voies possibles, puis les assembler et les organiser, selon une interprétation ordonnée ?
Car ici, à l'inverse, Gildas Bourdet a créé le tumulte des lignes et des couleurs sur l'évidence neutre de la toile, pour y installer une énigme. Ses tableaux, qui font penser à la cartographie de lieux dont le plan serait impossible à suivre, où se multiplient les cellules closes, où les lignes fuient parfois vers l'extérieur du tableau, sont la création patiente d'un monde impénétrable. Le versant d'un équilibre. [www.gildasbourdet.fr]

Catherine Désormière

PERFORMANCES ET NUDITE

Performeurs

La nudité n'est jamais anodine. La proximité des corps provoque le regard. Trop de symboles, trop d'imaginaire s'attachent au corps nu. Elle suscite une fascination dont le spectateur voudrait parfois se défendre. Ainsi la performance est en désaccord avec la norme qui est d'être vêtu en société, elle montre ce que les conventions nous demandent de cacher. Le corps n'est pas un objet indifférent, il exprime par sa peau, par sa fragilité apparente, par le fait même qu'il est sexué, les conditions de l'être au monde.

Quand Annliz Bonin se présente devant le public, nue, accompagnée de deux autres performeurs nus eux aussi, alors qu'ils sont plongés dans le noir, leurs corps juste éclairés par les projecteurs, ils deviennent les cibles de tous les regards. Un silence, l'attente. Et lentement, pinçant leur peau, soigneusement, minutieusement, ils l'enlèvent morceau par morceau. Mue, c'est ainsi que s'intitule cette performance. Cette peau fictive – un film de latex – ôtée progressivement, les met, finalement… à nu. C'est ainsi que se dévoile ce qui était à la portée de tous : le corps dans sa simplicité, dépouillé des artifices que les modes et le goût du moment imposent. Annliz Bonin, grâce à ce geste rend symboliquement aux corps, leur dimension naturelle où chacun est unique dans la diversité des formes et des âges. Elle les expose aux regards habitués à voir des corps formatés selon des codes qui n'ont rien à partager avec la réalité de la chair et de nos imperfections. Ce qu'elle cherche dans ses performances et les ateliers qu'elle anime, c'est à retrouver l'essence de l'être, un corps naïf, proche de l'animalité, sensuel, sexué mais non sexuel. Un corps innocent, sans artifice.

Gaël L., il y a quelques années, se soumettait à une mécanique qui le rattachait à des électrodes. Il était également relié à un capteur qui permettait de mesurer la distance entre son corps et les spectateurs, lesquels, individuellement, étaient incités à s'avancer vers lui. Les interactions qui se produisaient entre eux, provoquaient sur son corps des stimulations électriques plus ou moins fortes selon la distance qui les rapprochait. Exposé, crucifié, il montrait la fragilité de l'être désireux de contacts mais dont la peur de l'engagement perturbe et fait souffrir. Par d'autres voies, aujourd'hui, il continue d'explorer les désordres que le corps subit. Pour Gaël L. la nudité n'est pas une provocation. Mais il revendique sa part sexuelle qui permet d'exposer la violence faite à l'individu et les atteintes à un corps traversé d'émotions. Il montre l'interaction entre le monde extérieur et le corps contraint, et la difficulté à ressentir le plaisir hors de toute injonction de la société. Il met en scène des corps de femmes où s'exprime la soumission à une demande intériorisée implicite, il dénonce la sourde violence qui leur est faite.

L'un et l'autre le disent, la nudité est un outil subversif qu'ils assument. Conscients qu'elle ne laisse jamais indifférent et que la question du corps sexué ne peut pas être évacuée, sexuelle ou non. Pour eux, la performance, doit provoquer un effet immédiat, sans intervention de l'intellect, sans référence à l'art, dans l'invention. Et pourtant, alors qu'ils ne sont ni dans la déclaration ni dans la contestation, ils pensent que toute action, telle que la nudité le permet dans la performance, a toujours une portée politique, dans la ré-invention des manières d'agir. Leur art est un art de la conviction et de l'intime.

Catherine Désormière

Retour sur la Grande conversation du 11 avril 2015 au Tétris

Quelle drôle d'idée ce thème Le spectacle vivant et la nudité pour la 3ème édition de la Grande conversation de l'association MCH ! Le nu sur scène ? Malaise ? Moralisme ? Critère de programmation ? N'est-ce pas un non sujet ? Il faut dire que l'an dernier le Festival Whoopee! au Satellite Brindeau nous avait fait, avec justesse, découvrir l'intégration de la nudité dans des performances. Nous voulions en savoir davantage !

A la rescousse, notre équipe pilotée par Catherine Désormière, a invité Marcel Freydefont, scénographe, historien de l'art, Roland Huesca, auteur de La danse des orifices, Daniele Gutman, professeur d'histoire de l'art, Gaèl L. et Annliz Bonin, performeurs, Jérôme Le Goff, metteur en scène, performeur, Eric Douchin, enseignant en philosophie et spécialiste de l'opéra…

En fait le diaporama introductif nous a rappelé que le nu relève d'une longue tradition dans les arts

depuis l'antiquité, notamment en esthétique et en Occident… Aujourd'hui, la « beauté » perd de sa suprématie au profit de l'homme inventeur de lui-même.
Le sens de la nudité est déterminé par les contextes sociaux (nostalgie du « bon sauvage », naturisme, expressionnisme, peace and love, révolte contre l'aliénation, érotisme, arme politique), et par la formation du regard (voir, n'est-ce pas pré-voir ?).
Pour la danse, nous n'avions pas mesuré le traumatisme de l'apparition du sida : elle a alors perdu sa belle insouciance au cours des années 80. Question de génération, après Jérôme Bel, Olivier Dubois peut retrouver avec Tragédie, la danse comme une vraie dépense d'énergie, une « extase ». Quel paradoxe que la confrontation entre le corps « réel » sur scène et l'idée de représentation ! Comme si la nudité était la transgression d'un tabou contre le jeunisme et le formatage des canons esthétiques …Ou une libération dans un univers qui commercialise les corps…L'irruption d'une vérité dans une société aseptisée…
Au fond, ce que l'artiste ayant travaillé sur l'image de soi, nous donne à voir, c'est la diversité des corps, des nudités, des vérités. Il questionne, plus qu'il ne répond. Il déconstruit.

Isabelle Royer

Le samedi 11 avril 2015 la MCH a organisé sa troisième Conversation sur un thème délicat, « La nudité dans le spectacle vivant », accueillie chaleureusement par le TETRIS qui avait mis le « Snake » et son équipement vidéo à la disposition de l'association et de ses invités. Marcel Freydefont (historien de l'art et scénographe) et Roland Huesca (chorégraphe et auteur de La danse des orifices-Etudes sur la nudité) avaient accepté de nourrir nos échanges modérés par Catherine Désormière et illustrés par Duex la horde de Jérôme Le Goff, sans oublier la présence de Danièle Gutmann, professeur d'Histoire des Arts à l'ESADHaR.

Pendant plus de deux heures la nudité a été au centre de nos préoccupations. Marcel Freydefont avait fort à propos retracé les grands moments de l'apparition du nu sur scène en s'appuyant sur un montage d'images de spectacles très riches et très explicites. Du nu intégral ou partiel, des corps dévoilés ou pudiquement dissimulés sous des collants couleur chair, nous avons voyagé à travers les années retrouvant Colette, l'écrivain, qu'aucun scandale n'arrêtait, danseuse nue bravant crânement sur scène tous les interdits…. Evolution de la place du nu sur scène, évolution du sens de la nudité aussi, Roland Huesca a présenté ce qu'il a longuement développé dans son dernier ouvrage sur la danse, à savoir l'influence des mœurs sur les partis pris artistiques et particulièrement au tournant des années 80. L'arrivée du SIDA a profondément modifié le rapport au corps et séparé nettement les générations en un « avant » et un « après ». Le corps devenu un danger potentiel a changé de place sur scène. Et c'est la danse, plus que le théâtre qui a investi les voies nouvelles ouvertes par le corps mis en scène, mis à nu. Plus de dissimulation sous les costumes, plus d'artifices, pas de mots, le geste pur.

Au fil des discussions et des témoignages, il est vite apparu que la nudité est très éloignée de la légèreté et encore plus d'un plaisir sensuel quelconque quand elle s'invite sur un plateau. Même si elle tente la parodie, l'humour ou le clin d'œil (comme dans le court métrage « Hommes-Araignées » de Duex la horde où les performeurs ne dissimulant plus que leurs visages, offrent leurs corps nus sexués au ridicule de ces prétendus surhommes dépouillés de leur costume viril), le spectateur reste grave voire soucieux. Les interventions du public sont souvent allées dans ce sens : ces corps qui se dévoilent devant nous nous obligent à réfléchir, à trouver un sens qui mobilise la philosophie, l'Histoire, la politique. Certains ont fait part de l'agression qu'ils ressentaient devant cette nudité qui les choquait, trop proche de l'intimité des corps médicalisés exposés à tous les regards, sans pudeur… Les expériences se mêlaient : artistes, spectateurs, professionnels du spectacle. Un échange très riche et une rencontre vivante et sympathique.

Car c'était là l'autre réussite de cette Conversation : la place occupée par le public. Les lieux s'y prêtaient parfaitement. Le bar était ouvert et tout le monde pouvait aller se servir en suivant les projections, les tables disposées sans contrainte devant l'écran permettant une libre circulation évidemment respectueuse des échanges, et une « librairie éphémère » offrait aux curieux une sélection très riche des ouvrages sélectionnés par Catherine Désormière autour du thème de la journée.

Au final, une longue Conversation chaleureuse devant les baies vitrées ouvertes sur le jardin… A quand la prochaine ?

Christine Baron-Dejours

Une mécanique du rêve

Les 16 et 17 mai, la Manicle/Satellite Brindeau proposait son Festival WhOOpee, dédié cette année à la performance artistique. Le thème consacré était la matière, dont la plus représentée était la chair. Le corps statufié, enserré, décoré, entre air et eau, magnifié, malmené, pelé, plastifié, savonné, nourri. Nu, dénudé et émouvant parce que dépourvu de son armure, de sa protection contre les obstacles et les regards, exprimant alors un rappel constant de notre fragilité. Parmi d'autres performances, j'ai retenu : "DUEX la horde".

Ce que j'ai vu : un plateau sombre, deux tabourets. Au fond, côté cour, une chaise, une robe blanche d'organdi et de tulle déployée sur la chaise. La silhouette charnue d'un homme portant perruque, assis, immobile. A l'avant de la scène, côté jardin, un gramophone posé à terre.

Deux personnages entraient court-vêtus de noir, ils marchaient en levant très haut les genoux et portaient chacun deux seaux d'eau qu'ils posaient à terre de part et d'autre des tabourets où ils s'asseyaient, côte à côte. Les choses alors se précipitaient : la silhouette nue et rebondie de l'homme s'animait et s'élançait à travers la scène pour aller s'agenouiller devant le gramophone dont il tournait fébrilement la manivelle. Puis il retournait en courant vers sa chaise pour revêtir avec maladresse la robe de mariée vaporeuse et récalcitrante, alors que résonnait la voix nasillante et lointaine d'un chanteur depuis longtemps disparu. Deux autres personnages voilés de noir, arrivaient et commençaient à shampouiner ceux qui étaient assis sur les tabourets. Pendant que l'homme-fiancée se débattait avec la robe et avait réussi plus ou moins à s'en vêtir, le disque était arrivé à son dernier sillon et la chanson d'amour s'interrompait. L'homme-fiancée enlevait précipitamment la robe et à nouveau nu, retournait dans l'urgence vers le gramophone, actionner la manivelle. Puis il courait encore vers la chaise remettre robe, couronne nuptiale et escarpins. Ce va-et-vient se produisait plusieurs fois, pendant que se déchaînaient les shampouineurs, sans égard pour les deux personnages assis, dont les yeux, le nez, les joues, se recouvraient de mousse savonneuse, et dont on ne voyait plus du visage que la bouche entr'ouverte…

Raconter cela c'est comme raconter un rêve, cela n'a apparemment aucun sens. Et pourtant dirions-nous que nos rêves n'ont pas de sens ? S'ils nous poursuivent, si nous avons quelquefois besoin de les raconter, si nous sommes désolés parfois qu'ils s'effacent et qu'ils perdent de leur force évocatrice, dirons-nous qu'ils ne veulent rien dire ? C'est au rêveur de relier ce qui lui reste en mémoire d'images éparses et indicernables.

Ce que j'ai vu : les images du désir naïf de bonheur (l'homme-femme-fiancée occupé à se couvrir et s'entourer de simulacres, de symboles dérisoires de l'amour, sorte de Marilyn grotesque et attendrissante), la représentation de l'humiliation (les deux personnages maltraités : " Dop, dop, dop, allez donc vous faire laver la tête ! ") et la figuration de l'échec annoncé, dès l'entrée des premiers personnages, juste en observant leur façon d'avancer en levant les genoux bien haut : "démarches ridicules".

Ce contenu hétéroclite était une somme d'instants, dans un temps raccourci, représentation hybride entre nos possibles réminiscences et ce que les performeurs avaient voulu y mettre sans rien nous en dire. Une histoire sans parole et sans histoire, burlesque et tragique.

Catherine Désormière

Corps engagés
Annliz Bonin - Anxiogène
Gaël L. Compagnie L.

Annliz Bonin et Gaël L. sont un couple de performeurs. Leur matière ? Le corps. La manière de faire parler les corps ? Les mettre à nu.

La nudité n'est jamais anodine. La proximité des corps provoque le regard. Trop de symboles, trop d'imaginaire s'attachent au corps nu. Elle suscite une fascination dont le spectateur voudrait parfois se défendre. Ainsi la performance est en désaccord avec la norme qui est d'être vêtu en société, elle montre ce que les conventions nous demandent de cacher. Le corps n'est pas un objet indifférent, il exprime par sa peau, par sa fragilité apparente, par le fait même qu'il est sexué, les conditions de l'être au monde.

Quand Annliz Bonin se présente devant le public, nue, accompagnée de deux autres performeurs nus eux aussi, alors qu'ils sont plongés dans le noir, leurs corps juste éclairés par les projecteurs, ils deviennent les cibles de tous les regards. Un silence, l'attente. Et lentement, pinçant leur peau, soigneusement, minutieusement, ils l'enlèvent morceau par morceau. *Mue*, c'est ainsi que s'intitule cette performance. Cette peau fictive - un film de latex - ôtée progressivement, les met, finalement… à nu. C'est ainsi que se dévoile ce qui était à la portée de tous : le corps dans sa simplicité, dépouillé des artifices que les modes et le goût du moment imposent. Annliz Bonin, grâce à ce geste rend symboliquement aux corps, leur dimension naturelle où chacun est unique dans la diversité des formes et des âges. Elle les expose aux regards habitués à voir des corps formatés selon des codes qui n'ont rien à partager avec la réalité de la chair et de nos imperfections. Ce qu'elle cherche dans ses performances et les ateliers qu'elle anime, c'est à retrouver l'essence de l'être, un corps naïf, proche de l'animalité, sensuel, sexué mais non sexuel. Un corps innocent, sans artifice.

Gaël L., il y a quelques années, se soumettait à une mécanique qui le rattachait à des électrodes. Il était également relié à un capteur qui permettait de mesurer la distance entre son corps et les spectateurs, lesquels, individuellement, étaient incités à s'avancer vers lui. Les interactions qui se produisaient entre eux, provoquaient sur son corps des stimulations électriques plus ou moins fortes selon la distance qui les rapprochait. Exposé, crucifié, il montrait la fragilité de l'être désireux de contacts mais dont la peur de l'engagement perturbe et fait souffrir. Par d'autres voies, aujourd'hui, il continue d'explorer les désordres que le corps subit. Pour Gaël L. la nudité n'est pas une provocation. Mais il revendique sa part sexuelle qui permet d'exposer la violence faite à l'individu et les atteintes à un corps traversé d'émotions. Il montre l'interaction entre le monde extérieur et le corps contraint, et la difficulté à ressentir le plaisir hors de toute injonction de la société. Il met en scène des corps de femmes où s'exprime la soumission à une demande intériorisée implicite, il dénonce la sourde violence qui leur est faite.

L'un et l'autre le disent, la nudité est un outil

subversif qu'ils assument. Conscients qu'elle ne laisse jamais indifférent et que la question du corps sexué ne peut pas être évacuée, sexuelle ou non. Pour eux, la performance, doit provoquer un effet immédiat, sans intervention de l'intellect, sans référence à l'art, dans l'invention. Et pourtant, alors qu'ils ne sont ni dans la déclaration ni dans la contestation, ils pensent que toute action, telle que la nudité le permet dans la performance, a toujours une portée politique, dans la ré-invention des manières d'agir. Leur art est un art de la conviction et de l'intime.

Catherine Désormière

PLACE DU THEATRE FORME DE LA VILLE, NOUVEAUX HORIZONS URBAINS, NOUVELLES PRATIQUES THEATRALES

Bref compte-rendu des journées de Nantes Place du théâtre, forme de la ville les 13, 14 et 15 novembre 2014 au Lieu unique, à l'ENSA et au Grand T.

Une série de Tables rondes présentées par Marcel Freydefont, scénographe et historien d'art, se sont interrogées sur la « disparition » du théâtre : Les théâtres vont-ils disparaître dans la ville de l'entertainment ? Le théâtre peut-il s'ouvrir aux nouvelles pratiques citoyennes participatives ? L'espace théâtral a-t-il un sens à l'ère du numérique ? Le plateau malgré tout ?
En introduction, Robert Abirached pose le problème ainsi : la société a explosé avant qu'on s'en aperçoive, le théâtre aussi. On se demande quand le théâtre a été majoritaire, pas sous la royauté, pas grâce au théâtre bourgeois…peut-être à l'après-guerre, quand les lieux, les formes, les publics se sont multipliés. Pour certains intervenants, la démocratisation du théâtre est un échec. Car on a parfois mélangé des générations, non des milieux sociaux. Evidemment la crise suscite des questions : pourquoi la culture serait-elle la seule à ne pas subir des restrictions ? Que concèdent les artistes aux marchands ?
Cependant aujourd'hui, en analysant finement les chiffres, on peut constater que le théâtre n'est pas si patrimonial, démodé, élitiste, cantonné, onéreux, face aux livres et aux pratiques numériques.
Pour Olivier Mongin, l'expérience théâtrale proposée au spectateur, « homme d'admiration », est forte, car elle crée la possibilité d'un collectif momentané. L'ancien directeur de la revue Esprit s'oppose aux artistes qui voudraient « éduquer l'humanité ». Ce qui dans le travail de tous au théâtre crée la communauté du public, c'est ce qui importe aussi à Luc Boucris, professeur en études théâtrales. Le théâtre crée un moment où on se rassemble dans une identité, non pour s'enfermer, mais pour « se poser » et entrer en relation avec d'autres. De même dans une société éprise de vitesse, les arts de la scène induisent un temps d'arrêt bénéfique, affirme Béatrice Picot-Vallin, directrice de recherches au CNRS.

Ajoutons que la scène est un outil pour agencer du « symbolique », même si ce terme semble inaudible de nos jours en raison de l'omnipotence de l'argent affectant toutes les valeurs symboliques. Le théâtre est sans doute « en résistance ». Qu'est-ce qui fait scène ? Comment faire scène ? Rendre visible…. Quoi et pourquoi ? Comment ?
C'est Catherine Beaugrand, artiste et chercheuse d'un langage à partir des outils numériques, qui dénonce alors « l'idéologie du rapprochement, de la proximité » : le divertissement (entertainment) veut faire croire que les distances n'existent plus, que le but est plus important que les processus. Or l'artiste, lui, pose la question des processus et de l'adresse. L'art est une relation, non un objet. C'est peut-être le terme d'« hospitalité » qui conviendrait le mieux, pour les deux acteurs, artiste et spectateur.

En effet le théâtre est une expérience « physique », dans son rapport à l'espace, au corps, aux objets, aux spectateurs : c'est une expérience « du vivant ». Aurélien Bory cite Edouard Glissant : « Rien n'est vrai, tout est vivant. » On ne peut pas le remplacer. Par exemple il n'est pas « captable » : sur écran, il devient un film ! D'autant qu'il n'existe que dans le regard du spectateur. Il est finalement l'unique occasion de vivre une expérience dans un temps et un espace « vrais ». Il y a un « plateau » là où il y a un acteur et le regard d'un spectateur.
Peut-être le propre du théâtre est-il de réélaborer constamment la relation entre la scène et la salle. Certains, à l'instar de Rousseau (contre Aristote et la mimesis), veulent abolir la séparation entre les acteurs et les spectateurs, la représentation et la chose, au profit de la « performance » (là où la mort réelle est possible). C'est ce que soutient Jean-Louis Rivière, écrivain et homme de théâtre. Pour lui, la haine du théâtre n'a jamais désarmé, ni les fantasmes, les stéréotypes, les clichés, sur son existence et sa mort.
De son côté, l'architecte Xavier Fabre développe l'image du mur et de la porte, en insistant sur le double mouvement de séparation et de franchissement de cette séparation. « Déconstruire tout ce qui sépare » tout en montrant que le mur est là, c'est le travail des créateurs.

Théâtre concurrencé par un univers d'images et de représentations, disséminé dans l'espace, dépendant de subventions, faut-il être pessimiste sur sa place et son rôle dans notre société ? En fait, à notre époque où s'imposent les logiques marchandes et les manipulations, le théâtre vaut, comme « antidote », car il s'assume comme un dispositif qui donne à voir ses propres moyens. En ceci, il offre au « spectateur participant » la déconstruction de l'illusion, selon Emmanuel Wallon, sociologue.

En fait, ce qui frappe c'est l'extraordinaire dynamisme du théâtre, en évolution permanente, où tout est possible, rien n'est figé. Théâtre de texte ou création de plateau, le théâtre n'est jamais hors-langue. Hybrides, les arts de la scène peuvent jouer contre les attentes et les habitudes du public, mais aussi contre les règles, voire leurs propres règles. Robert Abirached rappelle la citation de Zola : « Le théâtre n'existe pas ».

Isabelle Royer

La place du spectateur

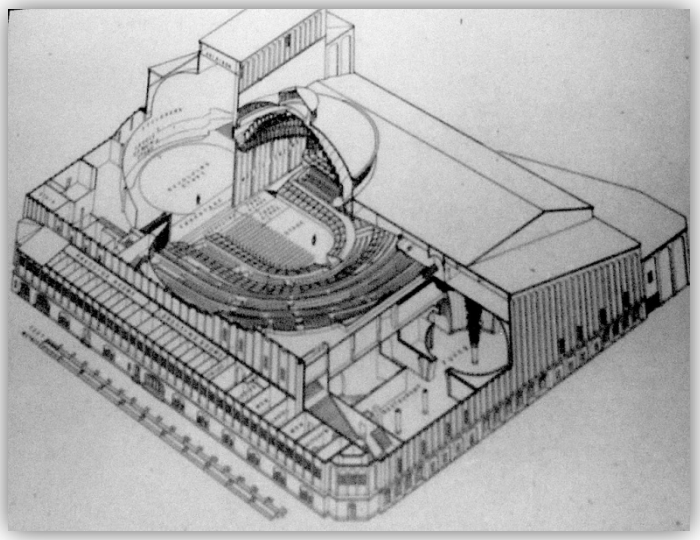
Les 13,14 et 15 novembre 2014, à Nantes, ont eu lieu les rencontres internationales : *Place du théâtre forme de la ville, nouveaux horizons urbains, nouvelles pratiques théâtrales*, organisées à l'initiative du département scénographie de l'ENSA, définies ainsi: « Pas un colloque…mais une grande conversation. » Pari réussi.
Trois jours de débats, de récits, d'expériences, d'interrogations, de doutes mais également de confiance dans un art vivant, mouvant, changeant, divers et ouvert. Les intitulés des tables rondes parfois provocateurs ont permis de rendre la parole passionnante.
La quarantaine d'intervenants, artistes, scénographes, architectes, universitaires, journalistes, chercheurs, chorégraphes, metteurs en scène, ont pu, dans un échange sans précipitation, poser la question de la place du théâtre au XXIème siècle. Si le théâtre garde ses pratiques traditionnelles liées au texte, il devient aussi laboratoire où l'influence du cinéma, de la télévision, du numérique, s'insinuent, s'installent, passant parfois du réel au virtuel, se dirigeant de plus en plus vers des modes artistiques multiples, verbaux ou non. Les expériences artistiques de « La ville créative », constituent également une sorte d'alternative au théâtre tel qu'il est compris ordinairement. Mutations qui parfois brouillent la frontière entre spectateur et acteur.
La table ronde N° 2 : *Formes actuelles du théâtre, rôle des spectateurs : le théâtre peut-il s'ouvrir aux nouvelles pratiques citoyennes participatives ?* posait implicitement la question de la place du spectateur dans ce que l'on pourrait pourrait désigner comme un « théâtre à côté ». C'est à ce questionnement que cet article est consacré.

Les nouvelles pratiques et le rôle du spectateur

A la forme classique du théâtre, aux formes qui naissent et s'épanouissent dans le foisonnement de nouveaux lieux scéniques (quels qu'ils soient, bâtiments, rues, friches…) s'ajoutent ce que l'on appelle les créations partagées (en parcours nomades et niches insolites) où les habitants de la ville sont sollicités pour participer à une action artistique. Ce sont les « pratiques participatives ».

Pour illustrer le propos, quelques exemples ont été apportés pendant ces rencontres: *Les veilleurs de Rennes, Les promenades, Le parlement des invisibles.*

Les veilleurs de Rennes :
C'est un poste de vigie de cinq mètres de haut et de large qui va prendre place sur un promontoire du centre de Rennes, un « objet-abri » apportant à la fois visibilité et pouvant aussi être vu par un jeu d'ombres. À l'intérieur, chaque matin et chaque soir, un habitant prend place pendant une heure pour veiller, à tour de rôle, au lever et au coucher du soleil sur la ville. Pendant 365 jours, séparé du monde et



sans lien avec l'extérieur pendant ce temps de veille, c'est ainsi 729 acteurs / observateurs qui peuvent se concentrer sur cet instant privilégié, les sens en éveil, ouvrir leur regard à perte de vue sur la ville. La population peut attester de la présence de son « veilleur » à ces instants cruciaux de la journée.
Les promenades :
L'idée est de faire expérimenter une partie de notre processus de création au public, en explorant un espace en « état de promenade », nez au vent, yeux grands ouverts, en flânant. Le trajet suivi, les impressions et sensations sont recueillies (carnet de promenade, photos, impressions…) et partagée collectivement à l'issue de la promenade.
Le parlement des invisibles :

Pauline Peretz a présenté « Le parlement des invisibles », mené en collaboration avec Pierre Rosanvallon. C'est une collecte de récits intimes qui ont abouti à un recueil de paroles : *Une impression d'abandon exaspère aujourd'hui de nombreux Français. Ils se trouvent oubliés, incompris, pas écoutés. Le pays, en un mot, ne se sent pas représenté. Le projet Raconter la vie, dont cet essai constitue le manifeste, a l'ambition de contribuer à le sortir de cet état inquiétant, qui mine la démocratie et décourage les individus. Pour remédier à cette mal-représentation, il veut former, par le biais d'une collection de livres et d'un site internet participatif, l'équivalent d'un Parlement des invisibles. Il répond au besoin de voir les vies ordinaires racontées, les voix de faible ampleur écoutées, la réalité quotidienne prise en compte. Raconter la vie ouvre un espace original d'expérimentation sociale et politique, autant qu'intellectuelle et littéraire. Ce projet envisage la publication de 12 livres par an environ.*
Robin Renucci, très sensible à la question du public et de l'invisibilité des gens, a été séduit par le travail de Pierre Rosanvallon : "Cette écriture m'intéresse parce que c'est une source de récits formidables… on donne aux gens la possibilité d'être auteurs. » (Source France Culture)

Public participatif

Dans ces processus de création collective, le « public » est actif. On observe que ces actions font partie d'un « projet », (politique de la ville, étude sociologique). Le parcours artistique, dit-on : « peut changer la ville » en ajoutant que: « quelque chose se passe alors dans la vie des habitants», la collecte de paroles remédie à « une malreprésentation » d'individus ordinaires.
Chacune de ces actions est toujours préalablement préparée, pensée par les organisateurs. Les habitants sont d'abord sollicités (voix de presse, associations…) puis triés en fonction de leurs propositions et de leur situation. Dans Les veilleurs et dans Les promenades, on distingue un choix de personnes qui sont anonymes dans la ville, par un engagement provisoire qui change provisoirement leur vie : une sorte de vie à côté, pour un moment. Le but est de théâtraliser la ville, grâce à ses habitants qui en deviennent les acteurs éphémères. Le Parlement des invisibles, est une étude sociologique qui attire l'attention d'un metteur en scène dont le projet essentiel est d'attribuer un rôle d'auteur à un public.
A propos du Parlement des invisibles, Catherine Baugrand a exprimé sa perplexité en demandant s'il n'y avait pas un danger de story-telling à produire ces petits récits. Au nom de quoi quelqu'un se raconte-t-il ? Au nom de quoi accueille-t-on son récit ? N'y a-t-il pas un risque d'être pris malgré nous dans nos bons sentiments, de profiter de la parole des gens, de la coloniser ? Comment celui qui fait don de sa parole, peut-il ensuite s'en détacher, à partir du moment où il est absorbé par une transformation aboutissant à une parole collective. Et que devient le spectateur qui aime qu'on lui raconte une histoire (sur une scène ou ailleurs) et pas des histoires qui sont des témoignages ?
Pour Olivier Mongin, Le spectateur souhaite avant tout : « voir des gens qui font des choses qu'il ne sait pas faire », les grands moments sont créés par des professionnels. La place des habitants de la ville ne peut pas être celle des artistes, parce que « habiter » n'est pas un moment théâtral. Il y a, dans la ville, nécessité à favoriser l'anonymat : la ville n'est pas le village, et l'on doit préserver la part d'invisibilité de plus en plus compromise aujourd'hui. Et ce n'est pas, non plus, à l'artiste de prendre la société en charge.
Luc Boucris revendique le retrait du spectateur devant un grand texte: une mise en scène entraîne et accueille progressivement le spectateur, c'est dans ce temps qu'il accède à l'oeuvre. « L'oeuvre n'existe que s'il y a échange avec le spectateur » dit-il. Dans le spectacle participatif, il y a dramatisation du spectateur, devenant lui-même acteur de son propre parcours, alors que la dimension symbolique du théâtre, son véritable enjeu, est « la quête profonde qui réunit public et théâtre face à l'inconnu ».

La dilution du spectateur ?

Ces personnes qui ne sont finalement ni acteurs ni spectateurs, puisque c'est de leur propre vie qu'il s'agit, font-ils oeuvre artistique ? En jouant leur propre rôle dans une sorte de jeu de rôles… Participent-ils à une action artistique ou à un programme d'action sociale ?
Dans la représentation théâtrale il y a toujours une séparation, quel qu'en soit le lieu. Dans le théâtre de rue, par exemple, où le plateau n'existe pas, un mur invisible subsiste toutefois entre le spectacle et celui qui y assiste. Le spectateur est celui qui regarde, écoute. Cet espace entre la scène et l'individu, est ce qui fait le théâtre. Dans ces projets « implicatifs », l'immersion laisse-t-elle une place à ce qui fait la spécificité du spectateur ? Quand le public est également acteur, où se trouve le théâtre ?
Le dernier mot reviendrait peut-être à une personne, dans la salle, qui a dit ceci : « Il semble qu'on ne fasse plus confiance au spectateur ». Ainsi, la question est posée: peut-il y avoir théâtre

quand la scène est le lieu d'où l'on regarde ? D'où l'on se regarde, regardé.
Catherine Désormière

www.nantes.archi.fr/place-du-théâtre-forme-de-la-ville